

The background of the cover is a dark, deep blue. Overlaid on this are several thick, glowing, and somewhat blurred lines in shades of light blue and white. These lines flow and curve across the page, creating a sense of movement and depth. They appear to be made of a translucent, liquid-like material that has been captured in motion, with some areas being brighter and more defined than others, suggesting light reflecting off the surface of the flow.

Sentiers retrouvés

Trois nouvelles

Mahmera Samfré

Pour mes amours

SENTIERS RETROUVÉS

Trois nouvelles

Mahmera Samfré

Où est le chemin qui conduit au séjour de la lumière ? Et les ténèbres, où ont-elles leur demeure ? Peux-tu les saisir à leur limite, et connaître les sentiers de leur habitation ?

Job, 38.19-20

TABLE

| | | |
|-----|--|----|
| I | LE RÊVE D'AURÉLIEN | 1 |
| II | LES ENVIES DE MARYSE ET LES JEUX D'ALEXANDRE | 15 |
| III | BRIBES DE LA VIE DES JOYE | 55 |

Le rêve d'Aurélien

Sommeil

Ouvrant les yeux, Laetitia est étonnée de voir Aurélien endormi. Il se lève habituellement tôt, se douche et boit un café. « Il est vraiment fatigué », pense-t-elle, en allant préparer le petit-déjeuner.

Une heure après, elle s'inquiète. « Je dois le réveiller, il est attendu au bureau ». Elle s'assied au bord du lit. Il ronfle légèrement, son sommeil est paisible. Elle le touche à l'épaule, il ne réagit pas. Elle coiffe ses cheveux avec les doigts. Il ne bouge pas. Elle le secoue affectueusement en l'appelant.

— Aurélien, tu m'as dit que tu recevais les gens de la Municipalité ce matin.

Toujours rien. Elle s'affole.

— Aurélien, réveille-toi !

Le ronflement est continu. Elle le secoue plus fort.

— Aurélien ! Aurélien !

Il reste dans la même position, la respiration inchangée.

— Mon Dieu !

Tremblante, elle appelle leur ami, le Docteur Pierre André Deville.

— Je viens tout de suite.

Vingt minutes plus tard, le Docteur Deville arrive, peu après l'ambulance qu'il a commandée. Il salue Laetitia de la tête et se précipite dans leur chambre. Les ambulanciers y sont déjà et s'apprentent à transporter Aurélien. Il leur dit d'attendre, ausculte le placide dormeur

et leur donne l'instruction de l'amener directement aux urgences de l'Hôpital Érasistrate.

— Laetitia, ne te fais pas trop de souci. Je n'ai rien vu d'alarmant. Son cœur semble tout à fait normal, j'exclus un accident cardio-vasculaire. Est-ce qu'il a pris des médicaments hier ou ces derniers jours ?

— Aucun, que je sache.

— Un événement extraordinaire récemment ?

— Non, je ne crois pas.

— Tu verras, il se réveillera, ce n'est rien de grave.

— Puis-je t'accompagner ?

— Viens, si tu veux. Ce sera long.

Aussitôt arrivés, les urgentistes de l'Hôpital prennent Aurélien en charge pour divers examens.

— Aurélien en a pour toute la journée. Je serai au cabinet. Rassure-toi, l'Hôpital me donnera des nouvelles. Je t'appellerai. Va te reposer.

— Je reste encore un moment. Irina est en route, je lui ai demandé de me retrouver ici... Il faut avertir le bureau !

— Ne t'en fais pas, j'appellerai Maurice. Je lui dirai qu'Aurélien est indisposé et doit se reposer quelques jours. Ensuite, on verra.

Laetitia reste seule dans cette triste salle d'attente. Elle ne sait que penser. Elle se répète mentalement le récit qu'elle fera à sa fille. « Tout était normal, ton père dormait tranquillement. La veille, il était très fatigué et préoccupé. Il se demandait si les mesures du grand viaduc obtenues par ses collaborateurs étaient correctes. Pouvait-il leur faire confiance, voilà la question qui le dérangeait. Le bureau est en ébullition. Il ne voulait pas jeter de l'huile sur le feu en questionnant ouvertement leurs calculs ».

Le temps passe lentement, le silence est pesant. Laetitia est au bord des larmes lorsqu'Irina arrive. Les deux s'embrassent et s'étreignent, la mère éclate en sanglots, la fille se retient et la console avec douceur.

— Que s'est-il passé ?

— Il ne s'est pas réveillé !

— Comment ça ?

— Il dormait tranquillement. J'ai vu la veille qu'il était fatigué, je l'ai laissé dormir. Puis, je me suis inquiétée. Je savais qu'il avait des

engagements, je suis allée le réveiller...

Les paroles de Laetitia sont entrecoupées de sanglots.

— J'ai appelé Pierre André, qui a fait venir une ambulance.

— Que disent les médecins ?

— Qu'on n'aura pas de nouvelle avant ce soir.

— Veux-tu rentrer à la maison et te reposer un peu ?

— Non, je veux d'abord le voir.

— Je vais nous acheter un sandwich et une boisson.

— Merci.

Vers la fin de l'après-midi, l'un des urgentistes se présente.

— Madame Tabazan, votre mari est toujours endormi. Nous avons fait plusieurs tests et examens, dont un scanner du cerveau. Pour l'instant, nous n'avons rien trouvé d'anormal. Nous allons le garder sous surveillance.

Irina s'alarme :

— Est-il dans le coma ?

— Vous êtes ?

— Sa fille.

— Les symptômes sont ceux d'un léger coma. Hormis l'absence de réponse aux tentatives de réveil, ses fonctions sont normales. C'est atypique.

— Nous aimerions le voir.

— Bien sûr. Suivez-moi.

Ils trouvent Aurélien dans une unité de surveillance continue (USC). Il dort. Malgré le tube nasogastrique et le goutte-à-goutte, l'expression du visage est sereine.

— Dieu du ciel !

— Papa !

Les deux femmes sont émues.

— Il est bien soigné ici. Revenez demain matin.

— Merci, docteur.

Dans la voiture, elles peuvent à peine parler. Les émotions et l'attente les ont épuisées. Irina dépose Laetitia chez elle.

— Je passerai te prendre demain matin à sept heures et demi, d'accord ?

— Oui, merci.

Le lendemain, à l'USC, on leur dit d'aller au septième étage. Aurélien occupe une chambre privée. Elles doivent d'abord s'annoncer à l'infirmière-chef. L'angoisse et la perplexité se mélangent dans le ventre des deux femmes. Elles courent vers l'ascenseur.

L'infirmière-chef les reçoit dans son bureau et les invite à s'asseoir.

— Comment va-t-il ?

— Bien. Vous le verrez tout à l'heure. Auparavant, le Docteur Angst, médecin responsable, veut vous parler. Je vais le chercher.

Laetitia ne peut retenir ses larmes. Irina sent les gouttes de transpiration dans son dos. Une demi-heure s'écoule, cela devient intenable.

Finalement, le médecin arrive, les salue et s'assied.

— D'une certaine façon, Monsieur Tabazan se porte bien. Il s'est réveillé pendant la nuit, très agité. Il s'est calmé après que l'on ait retiré le tube du nez. Très tôt ce matin, nous avons dressé un bilan complet. Son cœur, ses poumons, son appareil digestif, sont normaux. Son cerveau ne présente aucune lésion. Bref, aucun organe n'est souffrant. Par contre, il présente une aphasie inexplicable. Il n'est pas tout à fait conscient de son identité. Tout à l'heure il a somnolé un moment. Maintenant, il prend son petit-déjeuner. Allons le voir, mais gardez votre calme, son comportement est un peu déconcertant.

Le visage livide, le cœur battant, les deux femmes suivent le Docteur Angst jusqu'à la chambre 719. Sur son lit, Aurélien est assis et boit un café. Il les regarde, pose sa tasse et sourit.

— Aurélien !

— Papa !

D'un air heureux, il les observe. Puis, il reprend sa tasse, avale une gorgée et tourne son regard vers la fenêtre. Il semble intéressé par le va-et-vient des pigeons.

Laetitia s'approche, s'assied sur le bord du lit, caresse la main d'Aurélien. Il la regarde avec un large sourire. Elle essaye de cacher son bouleversement. Le cœur bat violemment, elle se tait. Sentant que son émotion va exploser, elle se lève et quitte la chambre. Le Docteur Angst la suit.

Irina, à son tour, vient s'asseoir auprès d'Aurélien.

— Papa, ça va ? Tout ira bien, tu verras.

Il sourit toujours. Elle l'embrasse sur le front et sort.

Dans la salle d'attente, le Docteur Angst et sa mère sont assis côte à côte. Elle est en pleurs. Irina se penche et l'embrasse. Le Docteur se lève pour partir.

— Madame Tabazan, nous allons garder votre mari sous observation. Espérons qu'il puisse rentrer bientôt à la maison. Vous pouvez lui rendre visite quand vous voulez.

— Merci, Docteur. Tenez-nous au courant de son évolution, s'il vous plaît.

— Au revoir, Mesdames.

Interdiction

Aurélien passa trois semaines à l'Hôpital. Du point de vue physiologique, tout était normal. Cependant, son étrange comportement ne changea pas. Docile, souriant, il effectuait les gestes quotidiens sans hésitation ni difficulté : se brosser les dents, se doucher, s'habiller et bien se nourrir. Il se promenait dans les couloirs en observant le mouvement général. Le personnel soignant s'habitua à cette présence peu ordinaire. À toute salutation, il répondait du regard, s'arrêtant quelques secondes. Parfois, il étudiait longuement quelque chose d'anodin, une porte avec des inscriptions, par exemple. Ensuite, il reprenait son chemin. Laetitia et Irina lui rendaient visite deux fois par jour et il les recevait avec joie. Cela les aida à moins se laisser décontenancer par la situation.

Le Docteur Angst voulut les voir. Plusieurs membres du corps médical s'étaient penchés sur le cas d'Aurélien et divers spécialistes à travers le monde furent consultés. Tout cela n'apporta rien de nouveau et ne permit pas de mieux comprendre le mal dont le patient était atteint. L'aphasie et cette « présence partielle » n'étaient pas feintes, tous les tests le confirmaient. Les innombrables examens du cerveau, avec

les techniques les plus pointues, n'apportèrent aucune information utile. Aurélien pouvait donc rentrer à la maison. Qui sait, il recouvrerait chez lui un peu plus de lui-même. Une visite mensuelle à l'Hôpital était prévue, cependant toute nouveauté devait être signalée immédiatement.

À la maison, Aurélien entra dans une nouvelle routine. Laetitia s'habitua à ce qu'il se lève très tôt, enfile son peignoir et s'installe devant la porte-fenêtre du balcon pour observer longuement les oiseaux et les arbres, avant de la rejoindre pour le petit-déjeuner. Après quoi, il exécutait le rituel journalier : se laver, s'habiller et retrouver son poste d'observation. Elle ne le laissait jamais seul, il devait l'accompagner lorsqu'elle sortait pour une raison ou une autre. Il mettait son manteau et était heureux de la suivre.

Il n'eut aucune réaction particulière le jour où Maurice vint leur rendre visite. Laetitia était contente de le recevoir et espérait qu'Aurélien serait stimulé par la présence de celui qui fut son bras droit tant d'années. Les trois prirent place au salon. Aurélien resta assis quelques minutes et ensuite s'en alla vers la porte-fenêtre.

Bien sûr, Maurice avait suivi de près les événements et s'attendait au silence d'Aurélien. Cependant, il fut choqué par son comportement. Cela l'incita à abattre ses cartes sans attendre. L'incertitude commençait à peser sur la firme, expliqua-t-il. Il fallait songer à une interdiction. La nomination d'un curateur, possiblement Laetitia elle-même, permettrait de faire évoluer les choses. Quant à lui, Maurice, il pourrait se porter acquéreur de cette belle firme d'ingénieurs-conseils, fondée et dirigée par Aurélien, et ainsi pérenniser cet œuvre.

Sur le moment, Laetitia fut scandalisée par cette idée. « Mon Dieu ! Une interdiction judiciaire ! » Maurice lui parla alors des travaux en cours, des projets pour l'avenir conçus par Aurélien lui-même, du malaise des collaborateurs et de l'inquiétude des clients. Puis, les deux restèrent en silence, le regard tourné vers le malade. Après quelques minutes, Maurice se leva pour prendre congé de Laetitia. En l'embrassant, il la pria de réfléchir à cette question. Il restait à sa disposition pour échanger des idées et pour explorer avec elle les tenants et aboutissants d'une telle décision.

Sur-le-champ, elle n'en dit rien à sa fille. Elle choisirait un autre

moment, pour en parler sans s'émouvoir. Elle devait s'efforcer d'être rationnelle, se dit-elle. Il lui fallut plusieurs jours pour oser raconter à Irina la visite de Maurice. La réaction fut instantanée. « Quoi ?! C'est de la folie ! Et si ses sens lui revenaient ? »

Les semaines suivantes, les deux femmes s'entretenaient avec Maurice à maintes reprises. Elles essayaient de trouver une façon raisonnable de gagner du temps. De son côté, Maurice insistait sur l'urgence d'une orientation claire. « Une fois prise la décision, la procédure sera longue. Il ne faut plus attendre ». Irina suggéra alors de faire signer par Aurélien une procuration donnant les pleins pouvoirs à sa mère. Avec l'aide de Maurice, Laetitia rassurerait les employés et la clientèle. Pourrait-elle l'amener à apposer sa signature sur un tel document ? Serait-elle reconnaissable ? Maurice doutait. « Nous aurions peut-être commis un faux, car Aurélien signerait sans connaissance de cause ». Plusieurs fois, les trois se quittèrent sans rien déterminer, convenant de se retrouver quelques jours plus tard.

Irina décida de réaliser une expérience. Elle mit une petite table devant Aurélien, qui se trouvait assis à son poste. Elle y posa un stylo et une feuille de papier contenant un texte quelconque, suivi de l'inscription : « Signature : ». Puis, elle se mit derrière lui, à quelques pas, pour l'observer. Après un instant, il regarda la feuille, prit le stylo, apposa sa signature et reprit son observation de la nature. Elle saisit la feuille et alla la comparer à des documents du passé. C'était bien sa signature, par ailleurs difficilement imitable.

Lorsque les trois se réunirent à nouveau, Irina montra son exploit. La réaction de Maurice fut véhémement. « Qui pourra prouver que cette signature n'a pas été obtenue sous la contrainte ? » Ensuite, il reprit sa litanie sur l'urgence d'effectuer l'interdiction. Laetitia était assez convaincue par ces arguments et regardait sa fille en espérant qu'elle jette l'éponge. « L'interdiction, insista Irina, est un acte extrême. Ce n'est pas raisonnable. Il pourrait se trouver guéri dans quelque temps. La procédure est longue, compliquée. On obtiendra en pratique l'équivalent de ce qu'on aurait tout de suite avec une procuration signée par lui. En réalité, il n'y a personne au monde pour nous accuser de quoi que ce soit ».

Malgré son opposition, Irina dut se plier, le cœur fendu, à la position de sa mère. Angoissée, bouleversée et exaspérée, Laetitia sentit le besoin de mettre un terme à la tergiversation et décida d'aller de l'avant. À l'instigation de Maurice, le Docteur Angst dressa un procès-verbal accablant sur la condition d'Aurélien. La procédure d'interdiction fut rapide. Avec cet avis médical et la confirmation du médecin expert, le juge responsable trancha sans difficulté. Ainsi, Laetitia fut nommée curatrice. En moins de trois mois, Maurice acheta la firme à un prix raisonnable. Laetitia ne voulut pas demander un prix fort à un ami fidèle. Elle fut heureuse de tourner cette page.

Souvenance

Comme chaque jour, Irina vient rendre visite à ses parents en sortant du travail. Elle trouve sa mère à la cuisine.

— Comment ça va ? Et papa ?

— Ça va, et toi ? Je crois qu'il fait la sieste.

— Je vais voir.

Entrant dans la chambre, elle le trouve qui somnole. Elle s'installe dans le fauteuil tout proche du lit et l'observe. Il est le même de toujours. Une bonne mine, la chemise impeccable, le pantalon bien repassé, les chaussettes blanches, rien ne permet de deviner son état. Il ouvre les yeux.

— Ah ! Bonjour chérie, comment vas-tu ?

Le choc est violent. Irina sent les cheveux se dresser sur sa tête.

— Je reviens tout de suite.

Elle court aux toilettes et vomi plusieurs fois. Elle est affreusement troublée. Elle se lave la bouche et le visage, tente de se calmer, se demande si elle doit appeler Laetitia et décide de revenir seule vers Aurélien.

— Chérie, ça va ? Tu es pâle, assieds-toi.

Irina sourit non sans peine, la gorge nouée.

— Laetitia est de l'autre côté ? J'irai la voir tout à l'heure. J'ai dû dormir longtemps. J'ai fait un rêve étrange, j'avais perdu la mémoire. J'étais conscient du monde des êtres humains, là où le passé se perd dans la nuit des temps. Je me reconnaissais et vous reconnaissais, toi, maman, les gens en général, mais j'avais perdu une mémoire ancienne. J'avais oublié ce que j'avais été et j'ignorais l'existence d'un passé qui n'était pas le mien, le nôtre. Tout cela est trouble dans mon esprit... J'ai compris que j'étais devenu un animal. J'ai choisi d'être un chien, un gentil chien. Je n'avais aucune raison d'être violent ou agressif, bien au contraire. Par la suite, je regrettais de n'avoir pas choisi d'être un oiseau. Incroyable, n'est-ce pas ? Deux mondes me semblaient à la fois familiers et impénétrables : celui des arbres et celui des hommes. Je les observais longuement, mais je ne comprenais rien. Très bizarre. En me réveillant tout à l'heure, l'idée m'est venue que la mémoire héritée, qui se développe et se propage de génération en génération, est enracinée dans notre chair. Il faut y méditer, pour être plus humain... J'ai aussi pensé à toi. Tu n'as pas eu besoin de te révolter pour choisir. Tu es forte ! Moi, je me suis rebellé très tôt. Par instinct, peut-être. Ce n'était pas une décision réfléchie. Je voulais me démarquer pour me retrouver. Papa et grand-papa, ton grand-père et ton arrière-grand-père, même leurs aïeux, occupaient tout l'espace de nos vies. À l'époque, je n'étais pas conscient, je crois, mais assurément le dilemme existait : être à leur image ou ne pas être. Suivre le chemin devant moi, ou me perdre et chercher ma voie. Toi, dès ton enfance, tu étais libre. Adolescente, tu t'es posée beaucoup de questions, graves, profondes, tu voulais savoir d'où tu venais. Où tu allais, ce n'était pas important, tu avais confiance en toi.

Aurélien tient ce monologue tout en fixant le plafond.

Il se tourne vers Irina. Il bondit du lit, voyant qu'elle s'est évanouie.

— Irina ! Irina !

Il ouvre la porte, crie au secours.

— Laetitia ! Viens vite, Irina n'est pas bien !

Il prend le téléphone.

— Pierre André, c'est Aurélien ! Viens vite ! Irina n'est pas bien, s'il te plaît ! Oui, c'est moi, Aurélien ! Irina s'est évanouie ! Dépêche-toi, je t'en prie !

Fait accompli

L'émotion fut brutale. Ses proches ne savaient que penser de ce retour à la normalité. Les médecins se demandaient s'il s'agissait d'une supercherie.

Visionnant les vidéos et les photos prises à l'Hôpital, le désarroi d'Aurélien fut authentique et désolant. « C'est une affaire de fous ! », s'exclama-t-il. À nouveau, on le soumit à des examens approfondis. Pour satisfaire la curiosité des spécialistes, il visita plusieurs cliniques et hôpitaux, afin de permettre l'étude de ce cas exceptionnel.

Laetitia fut très bouleversée. Son bonheur n'effaçait pas l'insupportable sentiment de culpabilité. Aurélien était comme avant et elle avait eu l'infortune de vendre son affaire ! « Je me suis précipitée pour rien. Le fruit de tout son travail ! Je m'en suis défaite comme une idiote ! » Pendant des semaines, elle se sentit très angoissée. Chaque soir, au moment d'aller au lit, elle regardait Aurélien et craignait son réveil.

Après son évanouissement sous le choc initial, Irina sentit une franche jubilation. « La question de la vente de la firme se pose, bien entendu, mais laissons pour plus tard », dit-elle à sa mère. « Papa a besoin d'un peu de temps pour reprendre le cours normal de la vie. Vous devriez faire un voyage de détente et plaisance ».

L'idée fut reçue avec enthousiasme par Aurélien. Le couple décida de partir en voiture, à la bonne franquette. « Nous allons faire un tour d'une semaine ou deux. Nous nous arrêterons un peu au hasard. Tu as raison, une petite aventure nous fera du bien. Nous te donnerons des nouvelles ». Les voyant si joyeux, Irina ne pouvait s'empêcher de craindre une rechute.

Cette « Lune de miel » fut bénéfique pour Laetitia et Aurélien. En tête à tête, loin des obligations domestiques et de l'agitation médicale, Aurélien put questionner sa femme sur une myriade de détails. Laetitia répondit avec franchise et affection. Elle comprenait que son mari avait besoin de visiter les zones d'ombre du « rêve ». Un soir, dînant au clair de la lune sur la terrasse d'un hôtel de montagne, elle lui parla de son

désespoir lorsqu'il était hospitalisé.

— Cela me navre de penser à ta souffrance. Tout au moins, le chien était gentil... Tu racontes si bien cette histoire, tu devrais l'écrire.

Les yeux de Laetitia se remplirent de larmes. C'était l'occasion, pensa-t-elle, de lui parler de la firme, de l'empressement de Maurice, de la résistance d'Irina. Elle lui dit combien ces discussions finirent par l'éreinter. Aurélien conçut aisément le déroulement des faits et devina le regret qui tourmentait sa femme.

— Tu as bien fait de la vendre. Je ne crois pas que Maurice soit de mauvaise foi. Il est ambitieux, c'est vrai, mais c'est un homme correct. Il a pensé à lui, c'est certain. Il a aussi pensé à la firme, à ses employés et à ses clients. Tout cela va de pair, c'est normal. Laissons les choses comme elles sont. Ce qui est fait, est fait.

Laetitia avoua son soulagement en l'entendant. Néanmoins, cela ne l'empêchait pas de se soucier pour lui.

— Tu es trop jeune pour t'arrêter de travailler.

— C'est l'occasion pour tout repenser, je trouverai mon chemin... Comme un chien fidèle... Ne fais pas cette tête ! Je plaisante !

Révélation

De retour, Laetitia trouva dans sa correspondance une invitation pour parler de son expérience lors d'un séminaire à l'AFEMED, l'Association des femmes médecins. Elle se sentit fière d'être invitée et craintive de parler en public. Irina la rassura et l'encouragea. Ensemble, elles prépareraient un texte pour mettre au clair les idées. Laetitia l'utiliserait ensuite pour s'entraîner afin de s'exprimer avec naturalité.

Le jour venu, Laetitia voulut qu'Aurélien l'accompagne. Les conférences de l'AFEMED étaient ouvertes à tout le corps médical. « Tu ne seras pas le seul homme dans l'auditoire », lui dit-elle.

Les participants ne cachaient pas leur curiosité. Certains regardaient Aurélien du coin de l'œil. D'autres le dévisageaient et l'examinaient

de haut en bas. Laetitia se révéla une conférencière captivante. Elle s'exprimait d'une voix claire et chaleureuse qui accrochait l'attention. Au moment où elle décrivit avec couleur les heures d'observation d'Aurélien à la porte-fenêtre, il y eut un instant de silence. Elle cherchait ses mots et le public était pendu à ses lèvres. Aurélien ne put résister alors à plaisanter, et fit un petit aboiement : « Ouah, ouah ». S'ensuivit un tumulte, mélange de rires nerveux, d'interjections et de quelques faibles applaudissements. Laetitia ne se laissa pas démonter : « Comme vous pouvez voir, Mesdames et Messieurs, Aurélien est bien redevenu un être humain ! »

Les invitations pour des conférences se multiplièrent. Laetitia donna son accord pour deux autres et décida ensuite de ne plus en faire. Elle accepta la proposition d'un éditeur de rédiger ses mémoires, quitte à faire appel à un nègre. Elle n'en accepta pas et s'essaya à l'écriture toute seule. Ce fut une grande réussite, son ouvrage reçut plusieurs prix littéraires. Ainsi commença sa carrière d'écrivain.

Faillite

Maurice perdit plusieurs nuits de sommeil en apprenant le « retour » d'Aurélien. Il avait agi pour le bien de la firme. Néanmoins, la vérité n'était pas si simple. À l'époque, voyant l'état mental de son patron, il se dit que sa chance était enfin arrivée. À présent, les nuits blanches étaient causées par le doute et le sentiment de culpabilité. Il avait trahi un ami qui lui avait accordé sa confiance, se lamentait-il. Le pire était la peur de devoir se confronter maintenant à une demande de restitution.

Sans attendre de connaître la position d'Aurélien, il réunit ses avocats. Il leur demanda d'élaborer un plan de défense à toute procédure qui viserait à le destituer du contrôle de la firme. Cette initiative fut de très courte durée. Le lendemain, le grand viaduc en construction s'effondra, tuant plusieurs ouvriers. La firme était responsable des calculs et du suivi du chantier. Pour finir, le coût des dédommagements et le départ des clients causèrent sa faillite.

Tradition

Étrangement, Irina se souvenait avec exactitude des paroles d'Aurélien la minute précédant son évanouissement. Un choc émotionnel peut entraîner une amnésie des circonstances du moment. Dans son cas, au contraire, chaque mot resta gravé dans son esprit. Deux phrases en particulier la frappèrent : « Être à leur image ou ne pas être » ; « toi, dès ton enfance, tu étais libre ».

Dans sa jeunesse, Aurélien se sentit étouffé par la forte personnalité de son père. Il en parlait autrefois. Son grand-père aussi lui « pompait l'air », grommelait-il. Irina n'avait pas connu cet arrière-grand-père, à l'inverse de son doux Papi. Elle entendait les ressentiments d'Aurélien, cependant ses reproches ne correspondaient pas aux souvenirs qu'elle conservait de Papi : un homme aimable, joyeux, lui parlant comme à un adulte, d'une voix posée et franche. Par attachement à la tradition, elle choisit d'étudier le Droit. Papi dirigeait son cabinet d'avocats, la cinquième génération des Tabazan dans cette position. À son décès, Me Ramón Coutourié prit la direction du cabinet. Car, Aurélien était fils unique et il choisit d'étudier le génie civil. D'abord, Papi en fut déçu, ensuite très fier, lorsque son fils devint un cadre réussi d'une grande société de travaux publics, et plus tard, créa avec succès une firme d'ingénieurs-conseils.

Irina se donna comme objectif de gravir les échelons de la hiérarchie du cabinet, pour un jour atteindre le sommet. En était-elle contrainte ? Non, son père avait raison : elle se sentit toujours libre. L'influence de ses parents n'étant qu'une chiquenaude, comme dirait Aurélien, très tôt elle prit confiance en soi et goûta à la liberté.

Après des années de travail acharné, sur le point de prendre la relève de Me Coutourié, elle se dit que tradition et liberté n'étaient pas forcément en conflit. Perdant une « mémoire ancienne », selon ses mots, son père sentit son humanité s'effacer. Peut-on être libre sans être nourri par cette mémoire-là ? Cette question entretint l'esprit d'Irina longtemps après la guérison d'Aurélien.

Arbres et oiseaux

Par la suite, Aurélien se consacra à la lecture et à l'écriture. Laetitia l'encouragea à transformer l'une des chambres en bureau. Il choisit plutôt de s'installer dans le fauteuil près de la porte-fenêtre avec un bonheur-du-jour pour table de travail. « Je préfère, lui dit-il, la lumière de cet endroit. La vue est plus jolie ». Il y restait toute la matinée. L'après-midi et le soir, il lisait des romans, partageait avec sa femme les tâches ménagères ou rencontrait des amis qui, comme lui, pouvaient « perdre du temps ».

Quelques années plus tard, Aurélien publia sous le pseudonyme d'*Aurèle Kanni* deux petits traités de vulgarisation, l'un sur la botanique et l'autre sur l'ornithologie. Curieusement, ces ouvrages rencontrèrent un grand succès. Peut-être le commentaire le plus expressif fut celui d'un célèbre critique littéraire : « ...ne parlant nullement des hommes, ces deux petits essais sont de véritables leçons de vie. S'il eut été possible d'y croire, nous dirions qu'ils furent écrits par des arbres et des oiseaux ».

Les envies de Maryse et les jeux d'Alexandre

L'envie

Après son yoga prénatal, Maryse se retrouve avec deux amies autour d'un thé. La plus jeune raconte la nuit rocambolesque de la veille.

— Nous nous sommes endormis avec peine. Julien voulait me faire l'amour, je n'étais pas dans le mood. Puis, au milieu de la nuit, je me suis réveillée avec une folle envie de noix de cajou salées. Je l'ai réveillé, le malheureux. Nous avons conclu un marché : il irait séance tenante chercher les noix de cajou, et à son retour nous ferions l'amour. Mais où trouver les maudites noix ? Tout en s'habillant, il me dit qu'il pourrait peut-être en trouver dans un distributeur automatique d'une pompe à essence, ou bien dans un bar encore ouvert. Je le vois déjà qui revient les mains vides et avec une excuse quelconque. Je décide de l'accompagner. Comme ça, à quatre heures du matin, nous nous sommes retrouvés au milieu de la ville à la recherche de noix de cajou. Mais au retour, je ne vous dis pas ! Une partie de jambes en l'air à mettre dans les annales !

Souriantes, les trois femmes restent muettes, savourant la scène dans leur imagination.

À son tour, l'autre amie rompt le silence.

— Marc, le pauvre, qu'il soit en pleine forme ou qu'il arrive épuisé du bureau, j'ai tout le temps envie. Et je ne le laisse plus boire un café à la maison. L'odeur me donne tout de suite la nausée. Il est mignon, il rentre toujours avec quelque chose qui pourrait me faire envie, des groseilles ou une grenade. J'aime les fruits un peu acides.

Maryse se tait. Les deux autres ne s'étonnent pas de sa retenue, elles la savent discrète. À vrai dire, Maryse aime les entendre, cela l'amuse et la détend. De toute façon, elle ne pourrait jamais raconter ce qui lui arrive, car ce n'est pas crédible. La première fois, elle se brossait

les dents le matin après le petit-déjeuner, lorsqu'elle fut prise d'une envie irrésistible et urgente d'écrire. Mais, quoi ? Se disant que Jules la prendrait pour une folle, elle s'enferma dans les toilettes et écrivit l'énoncé d'un théorème sur du papier hygiénique. Envahie par une impression désagréable, elle resta sur sa faim. « Les théorèmes sont pour la salle de classe, se dit-elle, il me faut autre chose ». Elle regarda par la fenêtre quelques secondes, ensuite elle gribouilla : « Il fait beau, l'automne est magnifique. Les arbres, jaunes et rouges, attendent le vent qui viendra les dénuder et dévoiler la fermeté du tronc et la force des branches. Alors, ils afficheront leur aplomb dans l'attente de l'hiver ». Elle se sentit soulagée.

Une autre fois, à nouveau prise d'une envie impérative, elle essaya de rédiger une explication « intuitive » de la construction des nombres réels par les coupures de Dedekind. À la fin, elle fut trempée de sueur et opprimée par ce besoin impossible à apaiser. Elle se disputa avec son mari, médusé, et alla se coucher après avoir avalé un somnifère.

La solution surgit pendant l'une de ses leçons. Sous la contrainte de cette implacable urgence, elle annonça aux élèves un « test surprise », énonça un problème ardu au tableau noir et promit de la rigueur dans les corrections. Ensuite, devant les têtes penchées sur leurs pupitres, elle prit une feuille et écrivit : « Mon Jules. Tout le monde fait le même gag : 'Comment va ton Jules ?' Dans le passé, 'Ton Jules' m'irritait. D'abord, parce que Jules n'est pas 'mon Jules', ensuite parce que c'est une blague facile et pas drôle. Même maman demandait : 'Ton Jules se porte bien ?' (Elle le disait vite et parfois je ne savais si elle disait 'se porte bien ?' ou 'supporte bien ?' Cela m'énervait). Je lui demandais d'être plus chaleureuse. 'Maman, sois gentille, demandes si Jules va bien ?' À présent, cette boutade me fait sourire. Car, Jules est Jules et mon Jules. C'est un homme généreux. Ingénieur compétent, à trente-six ans il est l'un des dirigeants d'une entreprise de construction civile. Sa bonne humeur naturelle ne l'empêche pas d'avoir l'autorité nécessaire pour mener sans heurts son équipe et les travaux. Mais il y a quelque chose d'un adolescent chez lui. Il aurait voulu être musicien. Il apprit le piano au Conservatoire, mais pendant les années d'école secondaire, il n'eut ni la rage ni la discipline qu'il faut pour tout faire. Il est content

de se rendre au travail chaque matin et rentrant le soir, il nourrit une crainte sourde de s'embourgeoiser. Je suis heureuse de partager ma vie avec mon Jules ». Posant son stylo, elle eut un fort sentiment de bien-être. « Dorénavant, se proposa-t-elle, si cette envie indomptable recommence, je ferai un court portrait de quelqu'un. Cela semble fonctionner ».

Le besoin d'écrire fut irrégulier et imprévisible. Après « Mon Jules », deux semaines s'écoulèrent lorsqu'elle en fut saisie à nouveau. Elle se trouvait sur un banc dans le jardin de l'école, profitant d'un soleil typique de la Toussaint, et observait de loin deux de ses collègues qui se parlaient sur le perron. Elle sortit son calepin et écrivit : « Voilà deux professeurs d'école. Ils partagent leurs idées sur la Classe de 3ème. 'Ce sont des lavettes', dit le professeur de latin. 'Des nuls', confirme le professeur de mathématiques. Pitoyables élèves ! Le professeur de latin est plat comme une limande et le professeur de mathématiques, toujours en porte-à-faux, n'aime pas être questionné. Il me déteste, d'ailleurs. Il ne pense qu'à son verre de vin, je le sais et cela le dérange. Quant au professeur de latin, pour lui Virgile et Horace sont barbants depuis longtemps ». Elle se sentit légère en posant son crayon, quoiqu'un peu inconfortable. Haussant les épaules, elle se rassura : « C'est un peu fictif et un peu vrai ».

Au gré des éruptions de « l'envie », Maryse croqua plusieurs portraits. Celui de sa mère soulignait les difficultés de la relation avec une personne à la fois affectueuse et autoritaire. « Son amour, concluait-elle, est enveloppé dans un parchemin où sont inscrites les interminables instructions pour réussir dans la vie et rester en bonne santé ». Celui de son père, plus clément, comportait cependant une doléance indirecte : « Comme il était souvent absent, je pouvais l'idéaliser et ainsi l'aimer et l'admirer à loisir ».

Avant le dernier et effrayant croquis, elle composa plusieurs esquisses d'inconnus observés au hasard, et chaque fois s'ensuivit un grand apaisement.

Le viol

En début d'année, le besoin d'écrire semble disparu et remplacé par un soudain désir de sucreries. Peu après la Saint-Sylvestre et la reprise des cours, sortant de l'école, impatiente de se rendre à la pâtisserie toute proche pour son désormais habituel thé et pain au chocolat, Maryse est incommodée par une forte nécessité de griffonner quelques lignes. Aussitôt attablée, elle inspecte autour d'elle, cherchant le personnage pour le portrait du jour. Elle aperçoit à une autre table, un peu caché par une colonne, l'un de ses élèves. Aussitôt, elle accouche de trois phrases qui la glacent : « Il est seul et regarde dans le vide. C'est un garçon étrange, intelligent, rapide, son regard est déroutant, même effrayant. En ce moment, il planifie le viol d'une jeune fille qui ne veut pas de lui ». Maryse pose son crayon, elle rougit et transpire. « Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ça ? Je deviens folle ».

Le jeune homme se lève, laisse quelques monnaies sur la table et s'en va. Elle décide de le suivre. C'est la fin de l'après-midi, il fait déjà sombre. Elle garde une certaine distance, mais ne le perd pas de vue. Il s'engage dans une transversale étroite un peu en pente, où il n'y a personne. Un peu plus loin, il s'assied sur le pare-chocs d'une camionnette, allume une cigarette et regarde autour de lui. Maryse se tient au coin, derrière une vitrine qui lui permet de le voir quoiqu'un peu flou. Après quelques bouffées, il jette le mégot, et se lève lentement tout en fixant le haut de la rue. Comme il lui tourne le dos, elle se penche pour distinguer ce qu'il regarde, et voit surgir la jeune femme. Tremblante, Maryse s'éloigne à pas rapides, fouille dans son sac, arrache son téléphone portable et appelle la police.

- Venez vite, s'il vous plaît, il y a un viol !
- Madame, êtes-vous victime d'un viol ?
- Quoi ? Non ! Une jeune femme va se faire violer maintenant !
- Une jeune femme va se faire violer ?
- Monsieur, venez vite, c'est horrible !

Le dialogue surréaliste se poursuit plusieurs minutes. Convaincu d'avoir affaire à une détraquée, le policier conclut avant de raccrocher :

— J'envoie une patrouille. Restez là et calmez-vous.

Elle appelle Jules en pleurant. Il n'y comprend rien, tant Maryse a du mal à s'exprimer, secouée par de forts sanglots.

— Où es-tu ?... J'arrive.

Un bon quart d'heure s'écoule avant l'arrivée presque simultanée de Jules et de la patrouille. Pendant ce temps, Maryse n'ose pas bouger. Appuyée contre un mur, le visage couvert des deux mains, ses larmes coulent à flot.

Tout de suite, Jules et les policiers ont une altercation. Les policiers voudraient sans autre conduire Maryse au Commissariat pour l'interroger et l'examiner. À la fin, ils acceptent d'entrer dans la transversale. Il n'y a pas âme qui vive. Jules et les policiers sont perplexes.

— Et maintenant ?

— Cherchez !

— Où ?

À cet instant, la jeune femme sort d'une porte de garage toute proche, le visage et les vêtements ensanglantés. S'ensuit un branle-bas : une ambulance est appelée et une deuxième patrouille, alertée, part aussitôt à la recherche de l'agresseur. Enfin, les parents de la victime arrivent, émus et en colère.

Dépositions

Par bonheur, la jeune femme n'avait pas été violée. Elle s'était débattue comme une forcenée, se défendant à coups de pieds et mordant jusqu'au sang dont elle était souillée.

Maryse et Jules furent longtemps retenus au commissariat de police et questionnés par plusieurs policiers, tous abasourdis, ne sachant comment interpréter « l'instinct » de Maryse. Car, ce fut son instinct, répéta-t-elle sans sourciller, qui la fit suivre l'agresseur. Le pourquoi et le comment, elle n'en savait rien. Craignant d'être prise pour une déséquilibrée, elle ne mentionna pas ses « envies », ni même à Jules. De

toute façon, se dit-elle, de l'avoir écrit ne changeait rien et n'expliquait rien. Le « sentiment » de ce qui allait se produire n'était en rien rationnel.

Les deux mois suivants, la police fouilla la vie de Maryse de fond en comble. Elle fut convoquée à maintes reprises pour faire des dépositions et se confronter à l'agresseur et aux parents de ce dernier. Certains jours, elle eut l'impression d'être suivie. À la fin, elle fut heureuse d'apprendre la clôture de l'enquête et la fin des convocations importunes.

Elle reçut néanmoins une missive de la Brigade des mœurs lui demandant si elle accepterait de s'entretenir, le vingt-huit février à dix heures trente, avec l'un de leurs spécialistes, un certain Michel Coutau, à titre d'aide à l'amélioration de leurs investigations. La lettre soulignait que la réponse à cette invitation était au bon vouloir de Maryse. Tout en se méfiant de cet accostage, mais craignant les soupçons éventuels créés par un refus, elle décida de s'y rendre.

L'entretien

La réceptionniste lui répond aimablement :

— Il faut prendre l'ascenseur à votre gauche, Monsieur Coutau vous attend au septième étage.

La paroi est couverte d'un miroir. Allant vers l'ascenseur, Maryse regarde son ventre, maintenant bien proéminent. Levant les yeux, elle voit son propre sourire. « Qui est-ce ? », se demande-t-elle. La montée lui donne le temps d'une pensée. « Étrange, il ne m'est pas venu à l'esprit d'écrire sur moi-même pendant la période des envies, je n'ai pas profité de cette bizarrerie pour entrevoir mon devenir. Aurais-je pu me faire une idée sur l'être qui grandit en moi ? »

Monsieur Coutau la reçoit et la conduit à une salle assez ample, avec une table de réunion. Il invite Maryse à prendre place et s'assied en face d'elle.

— Chère Madame, merci beaucoup de venir me voir. Vous avez fait diverses dépositions, je le sais, j'en ai parcouru certaines, ce n'est pas ce

dont j'ai besoin. Pour la police, l'affaire est close. Elle est maintenant entre les mains de la justice. Aujourd'hui, je voudrais faire appel à votre esprit. Mon rôle est d'essayer de comprendre les choses qui sont restées sans explications, pour améliorer notre capacité d'investigation.

— Me voici.

— Extraordinaire, ce qui vous est arrivé...

— Il y a des choses que l'on ne s'explique pas.

— Comme je suis d'accord avec vous ! Mais, je crois que l'on peut les expliquer si l'on se connaît assez soi-même.

— Hum !

— D'une certaine façon, expliquer c'est extérioriser, faire un portrait, un croquis, un récit. Pour cela, il faut aller pêcher à l'intérieur de soi des souvenirs, des idées, des sentiments. Or, ces choses sont enfouies en nous, mêlées, confuses. Si nous nous connaissons nous-mêmes, nous avons des pistes pour aller chercher l'information qui nous permettra d'explicitier notre vécu. Par contre, si nous sommes étrangers à nous-mêmes, de toute évidence il est impossible d'expliquer quoique ce soit.

— Hum !

— Parlez-moi de vous.

— Que désirez-vous savoir ?

— Tout ce que vous voulez me dire. Choisissez.

— Je ne veux rien vous dire.

— Racontez-moi votre vie.

— Ma vie est banale. Je suis mariée à un gentil garçon, je suis prof de maths dans un lycée, bientôt je prendrai un congé-maternité.

— Aucune vie n'est banale. Pourquoi les maths ?

— J'avais la bosse, je crois.

— En maths, peut-on comprendre des choses dont on n'a pas l'explication ?

— Parfois la compréhension précède en effet l'explication. Mais, après coup, on trouve toujours une formulation claire du sujet, si on l'a bien compris.

— Ce qui vous est arrivé, l'avez-vous compris ?

— Non.

— Incroyable, n'est-ce pas ?

— Certaines choses vous arrivent sans que vous sachiez comment.

— Est-ce à dire, sans que vous en soyez responsable ?

— Non, sans que vous les ayez choisies. Mais, pour ce qui est de la responsabilité, j'en ai souffert avec ce triste évènement. Je ne me pardonne pas de ne pas être intervenue plus tôt pour épargner à cette jeune fille la violence de ce vaurien. Quand j'ai appelé la police, c'était trop tard. Et même, on a perdu beaucoup de temps. Vos collègues m'ont prise pour une folle.

— Les fous courent les rues... Nous sommes responsables de nos choix, c'est certain, mais parfois je me demande si nous ne sommes pas aussi un peu responsables du monde dans lequel nous vivons.

— Hum !

— Si nous nous battons pour une cause ou si nous nous laissons aller à notre train-train quotidien, notre effet sur le monde est minuscule dans tous les cas, mais cela ne change rien à la responsabilité de nos actes. Je parle de gens comme vous et moi.

— Vous et moi ?

— Oh ! Pardonnez-moi, loin de moi l'idée de nous comparer. Je voulais dire, des gens qui se trouvent autour d'une table pour réfléchir ensemble sur une situation de la plus haute gravité qui n'est pas élucidée.

— Hum !

— Dites-moi, quelle est la nature de vos relations avec vos élèves ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes une jolie femme, certainement vous exercez une sorte de fascination sur eux.

— Hum !

— Êtes-vous une prof aimée ? Sont-ils indifférents ? Que sais-je...

— Les maths sont difficiles. J'encourage ceux qui sont doués et je fais de mon mieux pour aider ceux qui peinent. Puis, j'essaie de montrer mon enthousiasme. J'ai détesté les profs qui donnaient l'impression de s'ennuyer.

— Les élèves vous aiment !

— Je ne sais pas. En tout cas, dans mes classes, ils se tiennent.

— Vous exercez une certaine fascination, je crois.

— Je ne dirai pas cela. Simplement, ils ont compris que je m'intéresse à eux.

-
- Et combien vous intéressez-vous à notre criminel ?
- Pas particulièrement. Il était un bon élève, les exercices et les tests étaient bien faits. C'est un garçon bizarre, mais il n'est pas le seul. J'en ai vu plusieurs de ce type.
- Bizarre ?
- Introverti, silencieux, un regard étrange, sombre.
- Quelle relation avez-vous eue avec lui ?
- Aucune. Je crois que nous ne nous sommes jamais parlé.
- Et notre victime, la connaissiez-vous ?
- Non. Elle fréquente le lycée dans une classe inférieure, mais je ne l'avais pas du tout remarquée.
- N'est-ce pas formidable que vous ayez eu l'intuition de ce qui allait se produire et que vous l'ayez suivi ?
- Lisez plus attentivement mes dépositions.
- J'en suis quand même stupéfait.
- Hum !
- J'ai lu que vous étiez une étudiante brillante à l'Uni. Vous avez même publié un article qui a fait sensation à la Faculté des Sciences.
- Un péché de jeunesse.
- Très réussi, d'après les commentaires que j'ai lus.
- Ce n'était qu'un mémoire de fin d'études.
- N'avez-vous pas été tentée de suivre une carrière académique ?
- Si, j'y ai pensé et j'ai laissé tomber.
- Pourquoi ?
- Pour plusieurs raisons.
- Racontez-moi, s'il vous plaît.
- Dans certaines activités, pour être heureux, il faut être un virtuose, je crois. Si vous rêvez d'être un soliste et si votre don n'est pas exceptionnel ou n'a pas été cultivé assez tôt, vous serez un éternel mécontent. Par contre, si vous aimez la musique et vous êtes d'un niveau professionnel raisonnable, rien ne vous empêche de jouer par exemple dans un orchestre, et d'avoir le bonheur de faire ce qui vous plaît.
- N'aviez-vous pas un don exceptionnel ?
- Non, je n'avais pas la flamme. J'ai aimé les maths à l'école, j'ai eu un prof remarquable, c'était facile, je vous l'ai dit : j'ai été encouragée à

continuer, cela m'amusais. Mais je ne m'y suis pas consacrée. Il faut se donner, il faut en quelque sorte faire acte de soumission pour devenir un véritable mathématicien ou un véritable virtuose, je crois.

— Et vous êtes une insoumise.

— Non, j'étais légère.

— Bien, ensuite ?

— Pardon ?

— Vous aviez, dites-vous, plusieurs raisons pour ne pas suivre une carrière académique.

— Celle-là devrait vous suffire. Nous allions commencer notre vie, mon mari et moi. Il n'avait pas encore fini l'École Polytechnique, et je voulais trouver un poste stable.

— Vous avez choisi la sécurité.

— J'ai pensé que nous serions plus heureux comme cela et je voulais avoir des enfants. Je suis impatiente d'accoucher de mon premier bébé.

— Voulez-vous en avoir plusieurs ?

— Deux ou trois.

— Chère Madame, encore une fois, merci d'être venue, et merci pour votre patience.

— C'est la dernière fois que l'on me convoque, j'espère.

— Cette fois-ci, ce n'était pas une convocation, c'était une invitation.

— Hum !

— Soyez rassurée, la police ne vous appellera plus. La justice, par contre, vous demandera peut-être de témoigner.

— J'ai été avertie et j'en suis navrée.

— Avant de vous donner congé, je vous livre ma conclusion. Cet incident, vous l'avez bien compris. Vous ne voulez pas donner l'explication. Quelque chose vous empêche de tout dire.

— Détrompez-vous. Malheureusement, cette histoire, je l'ai vécue et je ne l'ai pas comprise. Au revoir, Monsieur.

— Je vous accompagne.

En quittant la Brigade des mœurs, Maryse est fatiguée et furieuse. « Pêcher à l'intérieur de soi des souvenirs... Étrangers à nous-mêmes... Responsables du monde... Vous êtes une jolie femme... Pour qui se prend-il, celui-là ? »

L'accouchement

Le lendemain, Maryse avait déjà oublié cet entretien, toute concentrée qu'elle était sur l'arrivée de son bébé. Son congé-maternité allait débiter le premier mars et elle aurait environ deux semaines pour faire les derniers préparatifs avant l'accouchement. Elle arrêta ses cours, désolée de laisser ses élèves sans la préparation usuelle pour les examens de fin d'année. « J'ai fait de mon mieux, ils se débrouilleront », se reconforta-t-elle.

Avec joie, elle entreprit de préparer la chambre d'Alexandre. Maryse avait proposé ce prénom et Jules l'avait accepté sans hésiter, imaginant le rejeton sur une belle monture avec la prestance d'un général grec. La future grand-mère, toute excitée, aida Maryse. Pour la décoration, elle lui apporta des jouets de son enfance. Malgré le va-et-vient, le poids du ventre et l'inconfort typique causé par le nerf sciatique, de temps en temps Maryse pensait à ce rappel : « Vous avez publié un article qui a fait sensation à la Faculté des Sciences ». À l'époque, elle n'avait pas attaché d'importance à cela, elle ne l'avait pas ressenti comme un succès. « Rédiger un mémoire de fin d'études, quoi de plus commun ? » Le Professeur André Steinberger lui avait donné à résoudre un problème intéressant de géométrie algébrique, mais ce n'était quand même pas quelque chose de nouveau. Elle avait eu la chance de trouver, un peu par hasard, l'astuce permettant d'en donner une solution géométrique élégante. De plus, aussi par chance, elle avait fait le rapprochement entre cette façon de faire et des observations lues dans « Récoltes et Semences », le dernier manuscrit de Grothendieck, qu'elle avait parcouru pendant un week-end. Contente de son exploit, elle le considérait néanmoins comme le résultat d'une coïncidence fortuite.

Ravissant ces souvenirs, Maryse s'étonna de constater qu'elle se rappelait à peine de ses idées d'alors. Elle n'avait jamais plus touché à ces mathématiques. Toujours est-il, ces fragments du passé ne l'ont pas distraite du plaisir des préparatifs pour la naissance d'Alexandre.

Comme son terme était dépassé d'une semaine, son obstétricien décida de provoquer l'accouchement. Le vingt mars, à dix heures vingt-

huit du matin, Maryse donna naissance à un garçon en bonne santé, pesant trois kilos cent. L'enfantement fut normal et malgré la douleur des contractions et l'inconfort de la délivrance, Maryse fut au septième ciel lorsque le médecin posa sur elle le nouveau-né. La chaleur tenue de ce petit être sur sa poitrine envahit tout son corps. Présent tout le long, Jules ne retint plus son émotion et pleura à chaudes larmes.

L'après-midi, les visites incessantes de sa famille, de ses collègues et de ses amies, empêchèrent Maryse de se reposer. En dépit ou à cause de cela, elle passa la nuit dans une intense agitation. Des formes géométriques et des raisonnements symboliques l'assaillirent par vagues successives. Peu à peu, un discours fragmentaire mais cohérent se tint dans son esprit. Malgré quelques ressemblances, ce n'était pas le contenu de son article. Confondue par l'étrangeté de ces idées et épuisée, Maryse s'endormit au petit matin. Le lendemain, l'excitation s'était dissipée et les images, évanouies. Dès son réveil, toute son attention fut pour le petit Alexandre, qui téta sans broncher et avala goulument le colostrum.

La conjecture

Le congé maternité allait jusqu'au début de l'été. Maryse profita de ces semaines pour organiser la routine du bébé. Elle reprit ses séances de yoga et les conversations frivoles qui s'en suivaient. Jules était fasciné par le petit. Au réveil et le soir, en rentrant du bureau, il se plut à partager avec sa femme les soins au bébé. Maryse se sentit épanouie, sereine. Ce qu'elle vécut pendant la grossesse et après l'accouchement s'éloigna de son esprit. En y pensant, une ou deux fois, ces événements lui semblaient des souvenirs lointains.

Elle reprit le travail pendant les vacances d'été du lycée, période vouée aux tâches administratives et à la préparation de l'année scolaire suivante. Là, entre une chose et l'autre, peut-être pour ne pas s'ennuyer, elle eut envie de se remémorer le contenu de son article, sans pour

autant vouloir le relire. Ce faisant, certaines images de la nuit blanche lui revinrent. Maryse fut amusée, se disant que le cerveau obéissait à une étrange mécanique, rigoureuse d'une part, aléatoire d'autre part. Car, l'apparition de ces images n'était en rien maîtrisée, et pourtant elle avait le sentiment, la quasi-certitude, d'un lien étroit entre ces éruptions fugaces et les raisonnements élaborés à la fin de ses études. Ses idées étaient confuses, mais cela ne la déranga pas, la divertit plutôt, elle s'en rendit compte.

Ces moments de réflexion, irréguliers au début, devinrent fréquents après la reprise des cours. Pour finir, Maryse voulut mettre de l'ordre dans son esprit. Elle reprit son article, revit plusieurs publications de sa bibliographie et relut de longs passages de « Récoltes et Semailles ». Elle écrivit au Professeur Steinberger, lui demandant de lui faire parvenir une liste des dernières publications du domaine. Il lui répondit, la félicitant pour ses « deux bébés » : Alexandre... et son intérêt renouvelé pour les mathématiques. Il joignit à son message une bibliographie commentée pour lui faciliter la tâche. Elle en fut touchée et le remercia vivement. « J'ai sous-estimé les bons souvenirs que j'ai laissés auprès de mes professeurs », se complut-elle.

Pendant la première année d'Alexandre, Maryse piocha ces publications lorsque le bébé dormait, ou entre deux cours, et les soirs, quand Jules s'installait devant la télévision pour assister à un match de football ou de hockey sur glace, deux de ses passions.

Un jour, rentrant en autobus, la cascade d'idées de la nuit après l'accouchement lui revint et lui parut d'une parfaite logique. Tout le long du trajet, elle se la répéta mentalement. Avec inconfort, elle eut l'impression de déjà-vu. Quoi, où ?

À l'arrivée, la réponse lui apparut : cela ressemblait à la formulation d'une conjecture de Jean Dieudonné, l'un des grands maîtres d'Alexandre Grothendieck !

Rentrant chez elle, survoltée, trempée de transpiration, elle salue à peine sa mère qui garde l'enfant, et se précipite sur ses papiers pour retrouver l'énoncé de cette conjecture. Abasourdie, sa mère s'inquiète :

- Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air d'une folle !
- Donne-moi une minute.

Maryse fouille sur sa table et sur ses étagères, sans succès. Exaspérée, elle se tourne vers sa mère.

— Maman, je me suis remise aux maths.

— Nous voici partis pour la gloire ! Avec ton joli bébé, tu as d'autres chats à fouetter. Puis, tu ne vas pas en rester là, Alexandre a fait deux ans, il lui faut une petite sœur ou un petit frère.

— Regarde qui parle !

— Tu le sais, j'aurais bien voulu.

— J'ai besoin que tu m'aides, maman. Je ne peux pas laisser Alexandre dans les mains d'une nounou. Puis, tu t'en occupes si bien, il t'adore.

— Moi, je l'adore aussi, mais que se passe-t-il ?

— Je suis sur quelque chose, maman. Il faut que j'aille jusqu'au bout.

— Qu'en pense ton Jules ?

— Maman !... Il voit que je travail, cela ne le dérange pas.

— Il ne sait pas ce qui l'attend. Je me souviens de toi à l'Uni !

— Tu exagères. Je compte sur toi pour m'aider avec Alexandre.

Maleen

Maryse décida de reprendre contact avec le Professeur Steinberger, qui l'accueillit les bras ouverts et lui conseilla de suivre certains cours avancés. Elle voulait se replonger dans les mathématiques, lui dit-elle, un peu pour le plaisir.

— L'enseignement au lycée a de bons côtés, mais si on se laisse aller, il n'est pas satisfaisant.

Bien entendu, elle se garda de révéler sa véritable motivation, par crainte du ridicule. De toute façon, elle ne saurait s'exprimer au sujet de son élan, sa compréhension de la conjecture de Dieudonné étant vague.

Ainsi, dès le début de l'année académique en septembre, Maryse se remit aux études, suivant des cours et participant à des séminaires comme elle l'avait fait des années auparavant. Avec l'aide de sa mère et

aussi de Jules, elle organisa sa vie, partageant son temps entre Alexandre, le lycée et l'Université. Jules accepta cette discipline, la rassurant sur son droit de faire ce qui lui tenait à cœur. Il tint bon pendant des mois, mais à l'occasion du troisième anniversaire d'Alexandre, après la fête et dans le calme du dîner en tête-à-tête, il avoua sa fatigue.

— Maryse, nous ne sortons plus jamais, nous ne voyons plus nos amis, à peine si nous nous parlons encore. Hier, en te faisant l'amour, je me suis demandé si tu voulais juste en finir pour pouvoir penser à autre chose. Ça ne peut pas continuer.

— Tu as raison et tu as tort. C'est vrai, ma tête est prise, je me rends compte. Je n'ai pas encore trouvé une sorte d'interrupteur intérieur, pour éteindre une chose et allumer une autre. Par contre, j'ai pris mon pied hier, je n'étais pas ailleurs.

La solution était de chercher de l'aide, Maryse s'en fit une raison. Elle appela des associations actives dans l'emploi de personnel de maison, consulta ses amies sur leurs expériences, interviewa plusieurs personnes et finit par engager une indienne. Prénommée Maleen, parlant un français hésitant et un bon anglais, la jeune femme établit un contact facile avec Alexandre malgré son vocabulaire limité. L'enfant fut séduit par la petite taille de la jeune femme, par ses yeux en amande et la franchise de son sourire. Il l'invita d'emblée à jouer avec lui.

L'arrivée de Maleen fut une bénédiction pour la famille. Elle se montra propre, organisée, disponible, courtoise et discrète. La mère de Maryse souffla un compréhensible ouf. Jules se débarrassa des obligations ménagères et se sentit libre d'aller prendre un verre avec ses collègues à la sortie du bureau.

Maryse continua ses études avec une énergie renouvelée. Elle se fit remarquer des professeurs et des étudiants par la pertinence de ses questions et par la finesse de ses observations. À l'approche de l'été, le Professeur Steinberger lui proposa un projet de doctorat.

— Si vous vous sentez d'attaque, je demanderai à la Faculté de vous engager comme assistante. Je crois qu'il est possible de bloquer votre poste au lycée, si vous le souhaitez. Renseignez-vous. Si la Faculté accepte ma proposition, vous pourriez initier tout de suite la recherche et assumer la charge d'assistante dès le début septembre. Laissez-moi vous dire de quoi il s'agit.

Leur entretien prit toute la matinée. Maryse se sentit fière de l'invitation. Le Professeur Steinberger exposa au tableau noir avec force détails un ensemble de questions ouvertes. D'après lui, il fallait développer un cadre plus général pour les intégrer dans une théorie unifiée. Les solutions surgiraient alors d'elles-mêmes. Maryse absorba les paroles du professeur avec avidité. « C'est une difficulté à ma portée, pensa-t-elle. Dommage, c'est loin de la conjecture de Dieudonné... Tant pis, je m'y ferai les dents. Ensuite, on verra ».

Jules reçut la nouvelle sans enthousiasme.

— C'est à toi de savoir ce que tu veux faire de ta vie.

Le sentiment de culpabilité de Maryse fut passager : sa décision était prise et répondait à un besoin irrésistible.

À la rentrée des classes, la jeunesse des collègues assistants amusa Maryse – d'après son calcul, elle était d'une dizaine d'années leur aînée. Elle constata aussi que ses obligations lui laisseraient un temps libre considérable pour les travaux de recherche.

Dès le début, la disponibilité du Professeur Steinberger fut appréciable. Au fil des premiers mois, elle vint souvent le consulter et échanger des idées. Elle le trouva toujours prêt à lui transmettre son expérience ou à approfondir un raisonnement particulier. En quelques mois, elle eut prise sur la théorie à la base du problème. Se sentant donc à l'aise, elle se permit de réfléchir aussi sur les idées de Dieudonné. Parfois, sans abattre les cartes, elle saisit les conversations à bâtons rompus avec le Professeur Steinberger pour se renseigner sur tel ou tel point ayant trait à la fameuse conjecture.

Maryse travailla d'arrache-pied. Le temps passé avec Jules et Alexandre se réduisit à un minimum. Dans ces moments, elle essayait de leur montrer de l'affection, se forçant à un peu de tendresse. En vérité, son esprit était ailleurs. Jules ne protesta pas. Les samedis et les dimanches il prendrait Alexandre à la montagne, annonça-t-il, pour l'initier au ski et aux balades dans la nature. Elle le remercia du fond du cœur.

— J'aimerais tant aller avec vous, mais il faut que j'avance.

Vers la fin de l'année académique, Maryse avait déjà conçu le chemin à prendre pour réaliser l'unification imaginée par le Professeur

Steinberger, et identifier les embûches qui s’y trouvaient. Elle exposa ses idées au Professeur, qui en fut impressionné. Les raisonnements de Maryse étaient clairs, directs et surtout originaux.

Les examens de fin d’année venaient de se terminer lorsqu’un soir, rentrant à la maison, elle n’y trouva personne. Une lettre écrite à la main se trouvait sur la table de la cuisine :

« Maryse, ma chérie,

Nous avons besoin de vacances. Alexandre, Maleen et moi sommes partis en Algarve pour jouer à la plage et nager dans la mer. Ne te fais pas de soucis, je donnerai des nouvelles. Profite pour avancer dans ton travail. Bisou d’Alexandre.

Jules »

Ce fut un choc. Pour la première fois depuis longtemps, Maryse sentit une énorme fatigue et se mit à sangloter, sans savoir que faire. Elle aurait voulu appeler sa mère, mais elle savait ce qu’elle entendrait. « Les proches ne servent à rien ». Elle s’étendit sur son lit et se maîtrisa. Elle s’endormit en pensant aux difficultés rencontrées dans la journée. De prime abord, elle crut pouvoir les contourner, mais elles se révélèrent coriaces.

La rupture

— Comment ça va ?

— Ça va. Et ces vacances ?

— C’est formidable ! Alexandre s’amuse comme un fou. Le temps est magnifique. Il est bien bronzé et en pleine forme.

— Où est-il ?

— À la piscine de l’hôtel. Je vais l’appeler dans un instant pour qu’il te dise un bonjour. Es-tu très prise en ce moment ?

— Comme d’habitude.

— Je veux dire, maintenant. J’aimerais te parler.

— Vous me manquez.

D'un ton doux, Jules ne se laisse pas interrompre :

— Il faut que je te parle. Nous n'allons pas rentrer à la maison.

— Quoi ?

— Maryse, j'ai loué un appartement. À notre retour, nous allons nous y installer.

— Tu es devenu fou !

— Écoute, Maryse, cette vie ne me convient pas. Je sais que c'est important pour toi, j'accepte.

— Ce n'est pas ça ! Ce n'est pas important ! Pas du tout important ! C'est moi, je sais, je suis comme ça.

— Tu n'étais pas comme ça !

— Je ne savais pas. J'étais amoureuse de toi et je me suis faite une idée de ce que je devais être. Ce n'était pas moi.

— Je comprends. En tout cas, c'est important, je crois. C'est ta vie, pas la mienne. C'est pour ça. Tu verras, nous allons nous organiser pour qu'Alexandre soit heureux.

— Tu vas vivre avec cette femme ?

— C'est une gentille fille. Tu ne t'es pas rendue compte, Alexandre parle déjà bien l'anglais.

— Tu es fou !

— Tu seras plus libre. Tu dis que tu es comme ça, tu pourras être davantage toi-même.

Douloureuse, la rupture se fit néanmoins sans confrontation. Maryse ne voulait plus voir Maleen et souhaitait limiter le contact avec Jules. L'enfant était perplexe. D'une extrême et surprenante tendresse, elle essaya de le rassurer. Il viendrait dormir chez elle plusieurs fois par semaine et souvent ils feraient des programmes ensemble. Dans les jours qui suivirent leur départ, rentrant chez elle, Maryse pleura plusieurs soirs de suite. Les larmes coulaient à flot, pourtant sa pensée était fixée sur le progrès de sa quête, car petit à petit, la lumière se faisait sur la voie vers l'élaboration d'une nouvelle façon d'appréhender l'ensemble des questions de la théorie.

Très vite, Maryse se rendit à l'évidence : Jules avait raison. Elle avait besoin de tout son temps. Par miracle, ou à cause du changement, elle devint capable de tout mettre entre parenthèses lorsqu'elle était avec

Alexandre, et ne faire attention qu'à lui. Par contre, en dehors de ces moments, sa pensée restait unidirectionnelle.

Dans cette nouvelle vie, idéale à ses yeux, il lui fallut une bonne année pour vaincre les obstacles rencontrés pour la mise en place de concepts nouveaux et ensuite une autre année pour en faire une première rédaction complète. Le Professeur Steinberger était admiratif :

— C'est incroyable. Vous avez accepté de vous attaquer aux questions ardues que je vous ai proposées, et vous les avez maîtrisées avec brio en trois petites années. C'est extraordinaire. Vos idées sont d'une grande beauté.

— Merci. Je dois encore reprendre l'ensemble de la rédaction.

— Donnez-vous du temps.

— Vous avez parlé de beauté. Je pense à des exemples géométriques que je voudrais présenter en introduction à la thèse. Je les trouve très beaux. Je viendrai bientôt vous les présenter. Ils ne sont pas encore élaborés comme je voudrais.

Le Professeur Steinberger aurait été davantage ébloui s'il connaissait toute la réalité. Car, en parallèle, Maryse s'était souvent penchée sur la conjecture de Dieudonné. En y réfléchissant, les images de la nuit après l'accouchement lui étaient graduellement revenues, claires et ordonnées. Elle avait pu identifier, croyait-elle, la clef de voûte qui permettrait de soutenir la construction théorique nécessaire pour assoir la démonstration.

Pierre

C'est une belle journée. Maryse décide de travailler au soleil, dans le parc de l'Université. Un jeune homme, les cheveux noirs bouclés et la barbe naissante, s'approche.

— Bonjour, Professeur !

Maryse le regarde, tente de reconnaître un étudiant, mais ne connaît pas ce visage.

— Je ne suis pas un professeur. Nous nous connaissons ?

— Vous ne me connaissez pas, mais l'un de vos étudiants est un ami et il m'a dit que vous êtes la plus forte parmi les professeurs.

— Je suis une assistante, pas un professeur.

— Le bruit court que vous le serez bientôt.

— Ah bon ? Merci pour le scoop.

— Vous permettez ?

— Je vous en prie.

L'homme prend place à côté de Maryse. Elle se demande combien de temps il lui fera perdre.

— Pierre Iglesias.

— Enchantée.

— Les mathématiques ont toujours été pour moi une souffrance et une fascination.

— Hum !

— Je fais un doctorat en Histoire de l'Art.

— Ah !

— J'essaie de comprendre la relation entre l'intemporel et le quotidien dans la peinture, du quatorzième à nos jours.

— Hum !

— Pardonnez-moi, je suis venu interrompre vos rêveries, je ne voulais pas vous importuner.

— Je pensais à la beauté des choses. Vous êtes un spécialiste. Qu'est-ce que c'est ?

— La beauté ? La beauté a mille facettes, mais c'est toujours une promesse.

— Une promesse ?

— Regardez ce parc. Voyez toutes les variantes de vert qu'il y a en ce moment, la lumière et les ombres. Aussi, dans votre esprit, vous le voyez en automne, tout en jaune et rouge, et en hiver, dénudé, silencieux, puis au printemps et à l'éclosion des fleurs. Vous êtes émue, c'est beau. C'est la promesse du renouveau. La beauté exige le présent, la mémoire et l'attente.

— À vrai dire, je pensais à la beauté d'une théorie mathématique.

— D'une théorie ? Je ne saurais que dire... Pardonnez-moi de vous

avoir importuné. Mon ami m'a parlé de vous, j'ai cherché votre page dans le site web de l'Université, j'ai trouvé votre image, vous êtes belle. Vous voyant maintenant, je n'ai pas pu résister...

— Merci.

— Au revoir, Professeur.

— Au revoir. Je ne suis pas un professeur.

Leurs sourires, larges, se croisent.

Revenant vers son bureau, Maryse se dit qu'il n'est pas désagréable d'entendre quelqu'un vous dire que vous êtes belle. « Surtout moi, négligée comme je suis... Audacieux, ce jeune homme. La beauté, une promesse ? Où va-t-on chercher ces idées ? »

Plus tard, dans l'après-midi, elle reçoit un message :

« Professeur,

Les cieux m'ont offert de vous rencontrer aujourd'hui. Je ne sais rien de vous. Suis-je ridicule en vous invitant à dîner ? Parlez-moi de la beauté d'une théorie, il me faut vous entendre. Dites-moi quand, je vous dirai où.

Pierre »

Sans y penser, Maryse répond :

« Ce soir, je suis libre, les autres soirs de cette semaine sont pour mon fils. Je ne sais pas à quelle heure j'aurai fini mon travail. Je ne suis pas un professeur ».

Aussitôt envoyé le message, elle sursaute : « Suis-je folle ? Dîner avec ce jeune homme, où ai-je la tête ? »

« Professeur,

Maryse,

'Chez Gianni'. Le connaissez-vous ? J'espère que la cuisine vous plaira. J'y serai à vingt heures. Venez quand vous voulez. Je vous attends.

Pierre »

Le soir, Maryse quitte la Faculté, passe chez elle, se maquille et s'arrange un peu, chose inhabituelle, s'admonestant en silence d'avoir accepté cette invitation.

Elle trouve Pierre attablé, observant le brouhaha ambiant. Il la voit arriver, se lève et tient la chaise pour l'aider à prendre place.

— Merci d'être venue.

— À mon tour, j'interromps vos rêveries ?

— Je pensais à notre conversation.

— La promesse ?

— Est-ce une promesse dans le cas des maths ?

— Je ne sais pas. C'est plus simple.

— Plus simple ?

— Les mathématiciens parlent de la beauté d'une théorie quand elle se déploie sur le bon chemin. Je m'explique. Lorsque les découvertes sont dévoilées à l'aide de concepts originaux, développés à dessein, en général il en résulte une belle théorie.

— Ah ! Ce n'est donc pas une promesse, c'est une voie. J'aurais dû dire : la beauté est une voie. Le parcours révèle la beauté !

D'emblée animée, la conversation se poursuit sur la même lancée toute la soirée. Pierre parle de son expérience. Très jeune, il souhaitait devenir un artiste, il entra aux Beaux-Arts. Là, il comprit qu'il manquait le talent. Alors, il abandonna le faire en faveur de la réflexion. D'où la thèse en préparation. Maryse ne raconte rien de sa vie privée. Avec ce jeune homme sensible, elle se sent à l'aise pour parler de sa « révélation tardive », de son travail avec le Professeur Steinberger, de son besoin de trouver réponse à certaines questions.

Ils sont les derniers à quitter le restaurant. L'agréable chaleur de cette soirée de fin d'été remonte du sol. Ils font quelques pas en silence. Maryse se dirige vers sa voiture.

— Puis-je vous ramener ?

— J'habite tout près.

Ce disant, Pierre l'enlace avec douceur et l'embrasse sur le coin des lèvres. Elle se laisse faire. Ils s'embrassent. Ils se regardent, les yeux dans les yeux.

— Viens chez moi.

Professeur

L'automne et l'hiver furent radieux. La défense de la thèse était fixée au début janvier. Maryse eut tout le temps de peaufiner sa rédaction et de continuer ses recherches sur la conjecture de Dieudonné. Avec Pierre, la vie avait une nouvelle saveur. Occasionnelles, à cause d'Alexandre et du travail, leurs rencontres étaient des moments de découvertes d'idées et de plaisirs. En raison de leur sentiment de proximité, leur différence d'âge n'occasionnait aucune gêne. Cependant, pour protéger Alexandre et éviter les remontrances de sa mère, Maryse garda leur relation secrète.

La salle était comble le jour de la défense. Alexandre, Jules et les parents étaient assis au deuxième rang. Le Professeur Steinberger et les autres membres du jury occupaient le premier rang. Pierre prit place au dernier rang. Par la clarté du discours, l'évidence intuitive des exemples et la beauté des images, l'exposé de Maryse transporta le public.

Les mois qui suivirent, elle prépara la publication de ses résultats et la présenta à une revue prestigieuse. Pour la forme, les éditeurs soumièrent le texte à des examinateurs, qui l'acceptèrent sans autre. Vers le printemps, le Professeur Steinberger lui annonça le départ de l'un des professeurs et l'ouverture d'un concours international pour le remplacer.

— Vous devez y participer. Vous avez toutes vos chances. Le fait de n'avoir qu'une seule publication est votre point faible, mais face à des difficultés extraordinaires, vous avez eu des idées originales, d'une grande efficacité. A mon avis, le Collège des professeurs saura la reconnaître.

Ainsi, avant la fin de l'année académique, Maryse fut nommée Professeur et fut invitée à donner la Leçon Inaugurale de la Faculté des Sciences, en septembre, à l'ouverture des cours.

La Leçon Inaugurale

L'amphithéâtre est au complet. Des étudiants sont assis le long des marches d'escalier et une foule se tient debout à l'arrière. Dix minutes après l'heure prévue, le Doyen de la Faculté des Sciences prend la parole et présente la dernière acquisition de la Faculté, en la personne du Professeur Maryse Nathan, grande mathématicienne dont les travaux ont apporté une profonde compréhension d'une importante branche de la discipline. Après cette introduction vague, Maryse prend la parole.

— Monsieur le Doyen, chers collègues, chères étudiantes, chers étudiants, Mesdames et Messieurs, merci beaucoup de m'offrir l'opportunité de vous entretenir sur quelques notions d'une matière impénétrable pour certains, réjouissante pour d'autres et, pour moi, d'une beauté exquise. On m'a demandé de vous exposer, par des exemples parlants, les résultats de ma thèse. Je voulais néanmoins vous transmettre ma reconnaissance et mon bonheur d'être ici aujourd'hui par quelque chose de spécial. Alors, j'ai pensé, pourquoi ne pas vous raconter ce sur quoi je travaille en ce moment, une belle question de la plus haute importance. Je n'ai pas encore maîtrisé tous les aspects techniques du problème, mais la voie pour élucider cette question est claire pour moi. Je n'exposerai pas des démonstrations, je n'en ai pas besoin. Je vous décrirai la marche à suivre, posant quelques concepts fondamentaux et utilisant des images qui parlent d'elles-mêmes. Cela suffira, je l'espère, pour vous convaincre du bien fondé de mes idées. Recevez, je vous prie, la primeur de mes recherches comme un signe de ma gratitude.

Maryse poursuit son discours, rappelant d'abord le grand mathématicien Jean Dieudonné, sa personnalité et ses œuvres. Ensuite, elle décrit la fameuse conjecture et la valeur de sa portée scientifique.

Les mathématiciens présents sont sidérés de l'entendre annoncer qu'elle est en mesure de donner une réponse complète et positive à la conjecture de Dieudonné. Le public comprend l'importance du moment. L'amphithéâtre est plongé dans un total silence et la voix claire et chaleureuse de Maryse appelle l'attention de tous. Son exposé prend

quarante minutes. Elle conclut :

— Voilà ce que j'ai pensé vous dire aujourd'hui.

L'amphithéâtre retentit d'applaudissements prolongés. Le Professeur Steinberger prend la parole et lui fait un reproche amical :

— Vous êtes une petite cachotière !

Il la félicite de tout cœur pour l'originalité et la puissance de sa démarche et la remercie de choisir ce jour pour la rendre publique.

— Comme beaucoup d'entre nous, je suppose, je ne suis pas sûr d'avoir tout compris. Cependant, votre approche, il me semble, est un véritable rouleau compresseur qui met à plat toutes les difficultés rencontrées par ceux qui dans le passé ont essayé de s'attaquer à cette question majeure.

Les applaudissements éclatent à nouveau.

Pendant le cocktail qui s'ensuit, Alexandre se tient à côté de sa maman, très fier, observant tous ces vieux professeurs autour d'elle qui posent des questions. Lorsque les premières personnes prennent congé, Maryse demande à Jules de le garder ce soir. Elle a besoin de repos et sera très contente d'avoir l'enfant chez elle ces prochains jours.

Plusieurs personnes s'offrent pour la ramener, elle les remercie, elle est venue en voiture. Elle dit un au revoir au Professeur Steinberger et à quelques autres professeurs et va vers son véhicule. Elle pense à Pierre. Elle l'a vu dans la foule et ensuite il a disparu.

Dans le chemin qui la conduit chez lui, elle exulte.

Pierre l'attend au pas de la porte, elle le rejoint à pas rapides. Il l'embrasse tendrement, ils se regardent, elle esquisse un sourire.

— Maintenant, je peux mourir.

La rentrée

Des chaises en rang, un mur de casiers métalliques, deux murs blanc-sale, une paroi de verre donnant sur le bureau des gendarmes, la lumière crue – la salle d'attente est sinistre. Maleen ne saurait dire combien de fois elle s'est retrouvée dans cette pièce. Pourtant, elle ne s'habitue pas. Les occasions précédentes, à l'heure des visites, la salle se trouvait bondée de monde. L'attente était une torture. La salle se vidait à pas comptés, suivant les appels des gendarmes par les noms des prisonniers. Malgré l'effort pour se détendre et arborer un sourire, Maleen ne pouvait s'empêcher de sauter sur sa chaise en entendant « Alexandre Nathan ! »

Aujourd'hui, elle est seule, elle vient l'accueillir. La gorge nouée, elle le voit derrière la paroi de verre. Il se tient devant l'un des gendarmes, signe des documents et se fait remettre une valise. Maleen ne peut plus retenir les larmes. Il sort, libre.

— Bonjour, Maleen.

— Alexandre !

Ils s'enlacent longuement. Penché, avec ses deux mètres et ses larges épaules, Alexandre semble avaler Maleen dans sa poitrine.

— Pardonne-moi, je pleure de joie.

— Tu es belle comme toujours, surtout en pleurant.

— Viens, rentrons à la maison.

Par la fenêtre de la voiture, Alexandre regarde les passants, les commerces, les arbres. Tout lui semble bizarre. Les couleurs sont contrastées, les formes, nettes. Il lui semble que sa vue a une acuité nouvelle, étonnante. Il reconnaît les rues et elles lui paraissent étranges. C'est une sensation différente de quand il fut autorisé à se rendre au chevet de son père mourant. Ce jour-là, le monde en dehors de la prison lui avait paru au-delà de la portée de son regard. Il ne voulut rien voir.

L'autorisation lui fut accordée de s'absenter deux heures à peine. Il trouva son père très affaibli dans une chambre du secteur de soins

palliatifs de l'hôpital.

— Je suis heureux que tu aies eu la permission de venir me voir. Il faut remercier le juge de ma part. Je n'en ai plus pour longtemps.

— Je suis heureux d'être avec toi.

— Je te connais, tu ne méritais pas la prison.

— J'ai commis une faute.

— Tout le monde fait des erreurs... Tout le monde... Tu n'as pas connu tes grands-parents. Tu sais combien ton grand-père était célèbre, accompli et adulé, un monument de la République. C'était un homme généreux et ambitieux. Quand je lui ai manifesté le désir de continuer le piano, il m'a dit : « Si l'on veut être pianiste, il faut être Paderewski, autrement on n'est rien ». Cela m'a frappé. Il a exigé que je fasse des études supérieures. J'aimais les maths et j'ai rencontré ta mère à la fac. Il m'a dit : « Pour fonder une famille, il faut avoir un métier. Les mathématiques, ce n'est pas un métier ». J'ai fait l'ingénierie. Je n'étais pas malheureux. Au contraire, je me suis dit que je pourrais mener une autre vie, sans les agitations de tous ces gens autour de mes parents, sans tous ces combats incessants qui passionnaient mon père. J'ai choisi une vie simple.... Je n'avais pas de fortes aspirations, je voulais être heureux... Je n'ai réussi qu'à moitié. Ce n'est pas la faute de ta mère. Quand nous nous sommes rencontrés, elle croyait savoir ce qu'elle voulait. Elle était sincère, je le sais. Mais lorsqu'elle a découvert le don qu'elle avait, elle comprit que ce don devait s'épanouir. C'était impératif. Comment pourrais-je ne pas l'accepter ? J'ai beaucoup d'admiration pour ta mère... Et un souvenir magnifique de nos premiers temps. Je sais que tu as souffert de notre séparation...

— Non, je n'ai pas souffert, je ne crois pas. J'étais un peu perdu, c'est différent.

— J'ai essayé de te protéger un peu. J'ai vu l'affection sincère de Maleen envers toi. Elle aussi voulait te protéger, tout en restant discrète. Avec le temps, j'ai découvert en elle une personne sensible, profonde. Elle est devenue une compagne, une amie. Cela était difficile pour toi, je me rendais compte. Tu étais tiraillé par des sentiments d'amour et de rejet, je sais combien cela fait mal.

Une larme coule sur le visage émacié de Jules, sa respiration est

haletante, les mots se succèdent lentement, il regarde le vide. Alexandre l'observe. Il a le cœur fendu de le voir défiguré par la maladie.

— Papa, en prison j'ai eu le temps de réfléchir et de me remémorer. Avec Maleen et toi, la vie était une fête, comment aurais-je pu être malheureux ? Avec maman, c'était autre chose. Elle était intense... J'ai voulu être quelqu'un, comme elle... Mais je n'ai pas l'étoffe. J'ai voulu être plus que je ne suis en réalité. Je me suis laissé prendre par des jeux idiots. Je cherchais un grand succès... Une bétise !... Je voulais être admiré comme elle, comme quelqu'un de génial, d'exceptionnel. Le plus fort, c'était sa gratuité. Je veux dire, elle a fait ce qu'elle a fait sans chercher l'éclat. Elle avait un objectif, bien sûr, elle voulait faire des découvertes. Elle ne poursuivait pas la renommée ou l'admiration des autres. Elle était heureuse de voir ses travaux reconnus, c'est normal, elle n'était pas insensible aux éloges. Elle était d'autant plus flattée de les recevoir qu'elle ne les avait pas cherchés. Moi, je n'ai rien compris de tout cela. Je me suis mis à l'affût de l'opportunité de frapper un grand coup, et je me suis retrouvé dans un cauchemar.

— Bien, maintenant ta vue est claire.

Jules dit ces mots les yeux fermés. Maleen appelle Alexandre, il est l'heure de se présenter à la prison.

— À bientôt, papa.

— À bientôt, mon fils chéri.

Maleen est une conductrice habile, la voiture avance sans accroc, comme un tapis volant. Alexandre se détend, s'affale sur son siège et contemple le profil des immeubles contre le ciel. Arrivés à la maison, il se dresse et fixe longuement cette villa où il a grandi. Maleen l'attend.

— Viens, aide-moi, ta valise est lourde.

Entrant dans la maison, Alexandre fait quelques pas hésitants et parcourt du regard le salon plongé dans la pénombre. Il frémit ému par la chaleur de ce lieu : la bibliothèque qui recouvre un long mur bourrée de livres pêle-mêle, les tableaux – des portraits, des paysages, des abstraits – le canapé et les deux fauteuils Chesterfield, et le piano, un demi-queue brun foncé. L'âme de son père plane dans cet espace.

— Détend-toi un instant, je vais nous préparer un thé.

— Merci, Maleen.

Alexandre va vers le piano, il l'ouvre et touche quelques notes. Il est frappé par la sonorité si différente du vieux piano-droit de la prison. La gorge serrée, il le referme et s'installe dans un fauteuil. Les yeux fermés, il pense à ce jour où il fit le premier arbitrage qui allait déclencher la série d'opérations catastrophiques qui lui valut sa condamnation.

Les faits

Au milieu de la nuit, deux collaborateurs se trouvaient encore là, affairés à la réconciliation des transactions. De son bureau donnant sur la salle des marchés, Alexandre pouvait les voir à travers la porte en verre. Bientôt il se retrouverait seul. La journée fut fort active, un restant d'adrénaline le gardait bien éveillé. Les clients institutionnels étaient très demandeurs d'obligations du Trésor, celles tout récemment émises. Cela l'intrigua. « Pourquoi cette ruée vers la sécurité ? Au faible niveau actuel des rendements, ce regain d'intérêt pour des titres qui rapportent très peu, surprenant à première vue, est à coup sûr de nature technique. Le fonctionnement des marchés financiers est normal, l'activité économique est saine, le taux d'inflation est stable... Pourquoi vouloir mettre le cash à l'abri ? Ce doit être le besoin de rééquilibrer leurs portefeuilles avant l'automne. Les bourses ont grimpé pendant l'été, la pondération des portefeuilles a dû s'écarter des répartitions statutaires. C'est l'explication la plus probable. Il y a là une opportunité en or pour prendre une position ». Il décida de laisser une note à ses collaborateurs pour le lendemain matin. « Si les conditions sont encore favorables pour un arbitrage dans les titres du Trésor, allez de l'avant ».

Cet arbitrage-là était l'une des opérations courantes réalisées par Alexandre et ses collaborateurs. Il comporte trois transactions simultanées : l'achat d'obligations du Trésor émises dans le passé, l'emprunt d'obligations du Trésor fraîchement émises et, aussitôt, la vente

de ces dernières. Le produit de la vente sert à régler l'achat. Le résultat, en résumé, consiste à se trouver créancier des coupons des obligations achetées et débiteur à la fois des coupons des obligations vendues et des taux d'intérêt à court terme liés à l'emprunt. Ceci, sans dépenser un centime, ou à peine, puisque les ventes financent les achats. C'est un arbitrage recherché en période de baisse des taux d'intérêt, car le coupon des anciennes obligations est, dans ce cas, supérieur à celui des plus récentes.

Le gain, les coupons encaissés moins les coupons et les intérêts payés, est donc fixé au départ. Le risque se trouve au dénouement de l'opération : il faudra vendre les obligations achetées, racheter celles vendues et solder l'emprunt, à l'échéance de ce dernier au plus tard. En pratique, ce risque est raisonnable, puisque toutes les obligations sont émises par le Trésor. Il va de soi qu'un tel arbitrage est tributaire d'un bon nombre de paramètres – l'effet de l'écoulement du temps, la sensibilité des différents titres aux variations des taux d'intérêt, etc. – et requiert une bonne dose d'expertise mathématique, en particulier pour verrouiller ce risque.

Alexandre et son équipe étaient passés maîtres de telles techniques et disposaient d'une informatique sophistiquée, afin de plomber ce verrouillage. Cela étant, un autre élément du risque est l'habilité à négocier les différentes obligations. Celles dont l'émission est récente s'échangent en général sans difficulté. En effet, les courtiers agréés, responsables de l'intermédiation pour le compte du Trésor, constituent un stock lors de l'émission et le négocient activement les semaines suivantes. Par contre, celles émises dans le passé sont plus rares, puisque les grands investisseurs préfèrent les garder jusqu'au remboursement. Créer le bon équilibre entre les unes et les autres est l'un des facteurs critiques pour le succès de cette affaire. Cela exige un niveau de compétence qui résulte autant de la connaissance des marchés financiers que celle des mathématiques.

En outre, pour exécuter de tels arbitrages, il faut disposer du bilan nécessaire pour garantir les emprunts. L'établissement où Alexandre dirigeait le groupe responsable des arbitrages obligataires disposait d'un bilan solide et jouissait d'une excellente réputation de spécialiste en toutes sortes d'arbitrages financiers.

D'habitude, Alexandre arrivait tard au travail. Le matin, prenant un petit-déjeuner léger, il étudiait les nouvelles et les messages reçus dans la nuit. Ensuite, il recevait son moniteur de gymnastique, et s'entraînait pendant une heure. Ce jour-là, à son arrivée, l'activité battait son plein dans la salle des marchés. Quelques-uns de ses collaborateurs le rejoignirent aussitôt dans son bureau. Ils avaient fait les premières opérations sur la pointe des pieds, car les obligations récentes étaient encore très demandées et les plus anciennes ne trouvaient pas grand intérêt.

Comme toujours, Alexandre garda son sang-froid.

— Avant de poursuivre, attendons que cela se calme. Nous ferons le point à ce moment-là.

Vers le milieu de l'après-midi, par la porte en verre, il vit certains de ses collaborateurs quitter leur poste pour se faire un café ou pour s'entretenir avec un collègue. « Bientôt ils viendront me confirmer l'accalmie prévue », se dit-il. C'est ce qui se produisit un peu plus tard, avec une information en plus : quelques institutionnels revendaient une partie de leurs achats. Alexandre donna ses instructions.

— C'est un bon signal. Allez-y, faites le nécessaire pour atteindre le tiers de notre limite.

En effet, la taille des positions prises par chaque groupe d'opérateurs ne pouvait pas dépasser la limite fixée par la Direction, afin de préserver en tout temps la bonne tenue de l'établissement.

L'activité reprit quelque peu en fin de journée, ce qui est assez typique à l'approche de la clôture des marchés. Les collaborateurs lui suggérèrent d'augmenter les positions.

— D'accord, allez jusqu'à la moitié de notre limite.

Le lendemain, dès son arrivée il perçoit l'agitation ambiante. Les collaborateurs se hâtèrent de lui parler : la hausse des obligations récentes n'avait pas fléchi et les anciennes ne bougeaient pas. Les positions prises la veille étaient désormais dans le rouge. Ils avaient pris contact avec toutes leurs contreparties pour sonder le marché. La seule explication possible restait celle d'une contrainte technique, pour des raisons inconnues, aléatoires peut-être.

Alexandre garda son flegme.

— Attendons et observons l'évolution. C'est le genre de jeu qui ne fait pas long feu. Tôt ou tard, il y aura un retour de manivelle.

À contrecœur, et sans révéler son idée, Alexandre se dit qu'il dispose de l'autre moitié de la limite pour faire une moyenne. C'est une pensée gênante, car l'une des règles de base, dont la transgression guète l'amateur, est de ne jamais faire une moyenne sur une position mal engagée.

À nouveau, vers le milieu de l'après-midi, l'activité devint plus fluide, les obligations récentes cédant du terrain. Alexandre se convainquit qu'il fallait saisir l'occasion. « Une situation pareille se présente rarement, peut-être jamais dans une vie. Les graphiques le montrent, il faut remonter en arrière au-delà de quarante ans pour observer un phénomène analogue ». Sans hésiter, il donna l'instruction de doubler la position, donc d'atteindre la limite.

— Nous n'aurons plus de marge de manœuvre, lui fit remarquer son second.

— S'il le faut, je demanderai à la direction d'augmenter notre limite. Ce ne sera pas la première fois, et nous avons ici une opportunité en or.

Maintes fois, en effet, dans des situations analogues, la Direction avait accordé une plus grande limite pour une courte période. À ces occasions, les membres de la direction ne s'étaient pas tenus à la seule appréciation du risque ponctuel, ils avaient été aussi séduits par l'attractivité des gains et craintifs d'être accusés de faire fi de profits découlant d'opportunités uniques.

Les deux jours suivants, l'activité des marchés revint à la normale. Les collaborateurs d'Alexandre respiraient. Lui, par contre, était sur le qui-vive. Convaincu qu'une opportunité pareille ne se représenterait pas de sitôt, il était indocile. « C'est le moment de faire un grand pas, de montrer ce dont je suis capable, de gagner la reconnaissance méritée, de peser plus lourd dans l'entreprise ».

Alexandre passa la nuit du deuxième jour à faire des calculs et des simulations. Le lendemain matin, il passa outre ses lectures, dispensa son moniteur, arriva le premier à la salle des marchés, se mit sur le poste de l'un de ses collaborateurs et dans le plus grand calme, doubla la position avec des contreparties tout aussi matinales.

À leur arrivée, ses collaborateurs furent interloqués. Il leur dit qu'il avait eu l'accord pour étendre la limite. En réalité, après la transaction, dans son bureau, il rédigea une requête d'extension de la limite, avec une analyse détaillée des facteurs macro-économiques et des conditions de marché. La réponse ne viendrait pas avant quelques heures. Comme cette affaire était désormais ficelée, il s'employa à étudier d'autres possibilités d'arbitrage.

Vers midi, l'animation dans la salle des marchés battait déjà son plein lorsqu'un remue-ménage devint notable, les opérateurs s'invectivant à tue-tête. Un collaborateur l'appela.

— Notre position prend l'eau. Il faut la liquider, on ne sait pas ce qui se passe. La perte fera mal.

Alexandre garda son sang-froid.

— Attendons l'après-midi.

Quelques heures plus tard, la perte avait triplé. Alexandre ne savait plus que faire. Les messages pleuvaient de tous les côtés. La direction demandait ce qui se passait : « Les positions enregistrées sont-elles correctes ? Comment se fait-il qu'elles soient deux fois supérieures à la limite admise ? »

La nouvelle tomba comme une bombe : la Russie annonçait la cessation de paiements de sa dette. La salle des marchés devint un pandémonium. Tous les clients cherchaient à acheter en quantité les obligations récentes du Trésor, leur prix s'envola. Alexandre, pétrifié, incapable d'articuler le moindre mot, perdit connaissance dans son bureau.

La suite des événements fut un calvaire pour lui, pour ses collaborateurs et pour l'établissement. Les fonds propres de ce dernier fondirent dans les pertes réalisées. Un groupe bancaire vint à la rescousse, pour une somme symbolique. Les collaborateurs perdirent leur emploi et Alexandre fut happé dans la tourmente juridique. Lors du procès, il reconnut sa responsabilité. Son avocat demanda la clémence de la justice, arguant la bonne foi de son client, qui ne retira aucun profit personnel de cette mésaventure. Alexandre écopa de cinq ans de prison dont deux avec sursis.

La prière de Pierre

La nuit blanche ne fut pas désagréable. Au contraire, Alexandre éprouva un confort oublié pendant les années d'incarcération. Le parfum des draps, la fermeté du matelas, la douceur de l'oreiller, tout contribuait au relâchement des muscles. Les yeux entrouverts, la tête vide, il passa des heures à promener son regard sur le plafond sombre. Une émotion sourde l'empêchait de penser à quoi que ce soit.

Vers six heures, il se lève et va dans la cuisine se faire un café. Aussitôt, Maleen le rejoint.

— Bonjour, Maleen, déjà réveillée ?

— Bonjour. C'est moi qui devrais te le demander. Tu n'as pas bien dormi ?

— Si... non. Je me suis reposé, je me sens bien, mais je n'ai presque pas fermé l'œil. Je dois me réhabituer à la liberté.

— Viens, prend place. J'ai du pain noir et du beurre salé, comme tu les aimes. Et j'ai fait de la confiture d'orange amère.

— Ah ! la 'confiture maline' est devenue célèbre à la prison ! Si je ne prenais pas vite quelques cuillérées, il n'en restait rien pour moi. Aussitôt que je me mettais à table, on me demandait la confiture maline !

— Qu'as-tu envie de faire aujourd'hui ? Je dois m'occuper d'une ou deux choses, à part ça, je suis à ta disposition.

— J'aimerais aller au cimetière. Tu n'as pas besoin de m'accompagner, je veux me promener un peu.

— Parfait. En allant en ville, je te déposerai.

— Merci, Maleen.

— Pas de quoi, mon grand. Tu ne peux pas imaginer le bonheur que j'éprouve à te voir là, en train de boire ton café.

— Si, je peux. Ce bonheur, c'est le mien. Au début, j'étais désespéré à la prison. J'étais fini. Puis, avec le temps, je me suis fait à cette vie schizophrène. Peu à peu, je suis revenu à une sorte d'enfance mentale. Tu sais, les enfants, surtout les petits, se lèvent le matin et ne se disent pas 'je dois faire ceci, je dois aller là', ce genre de chose. Non, ils se lèvent, ils ont faim, on les nourrit, et on leur fait suivre un programme conçu

par les adultes : aller à la crèche, jouer, que sais-je. Cela ne suffit pas à les rendre heureux. Il leur faut en plus de l'amour, de l'affection. À la prison j'étais un enfant soumis et malheureux. Aujourd'hui, maintenant, grâce à toi, je suis un enfant libre et heureux.

C'est une belle journée. Le cimetière est un parc superbe. L'imposant portail s'ouvre sur une longue allée jalonnée de part et d'autre de pins centenaires. Alexandre l'arpente d'un pas lent, humant la légèreté de l'air et admirant la beauté des arbres et des fleurs. « Un jardin », murmure-t-il. Il hésite entre la troisième et la quatrième allée transversale, prends cette dernière et trouve un peu plus loin le tombeau de sa mère avec une rose fraîche posée sur le marbre impeccable. « Pierre est sûrement passé ce matin. Tout est propre, il en prend soin ».

Il ferme les yeux et pense au visage de Maryse, à son rire chaud, à son regard espiègle. Pour lui, elle était l'intelligence et la beauté incarnées. Auprès d'elle il se sentait grandir. Elle lui disait combien tout en lui était exceptionnel. Adolescent, quand il lui présentait un carnet avec de mauvaises notes, elle commentait sans émotion : « Tu es capable de mieux réussir. Peut-être tu ne fais pas d'effort parce que c'est trop facile pour toi. Accepte de t'ennuyer pour éviter des soucis à la fin de l'année ». Elle trouvait drôles les blagues les plus quelconques et en rigolait de bon cœur si elles étaient racontées par Alexandre. En général, jusqu'à l'âge adulte, ils se voyaient un jour sur deux ou trois, sauf quand elle allait à l'étranger, rendre visite à des universités ou participer à des conférences. Étaient-ce de longues absences ? Alexandre ne saurait le dire, mais il se souvient que toutes lui semblaient prendre une éternité. Sa mort subite fut pour lui un coup de poignard. Il se trouvait dans la salle des marchés quand Pierre l'appela : « Maryse n'est pas bien, viens vite ». Pendant des mois de souffrance, Alexandre se demanda pourquoi était-il permis qu'un être sublime meure. « Les personnes comme maman ne peuvent pas mourir, elles sont éternelles ! »

Alexandre reste longtemps debout à côté du tombeau. Il donne libre cours à ses souvenirs et regarde, distrait, les plantes, les oiseaux et les papillons. Puis, il décide d'aller vers le tombeau de son père, dans une

autre allée.

De loin, il voit Pierre de profil, assis sur une chaise dépliable. Il s'arrête un instant et l'observe. Pierre a pris de l'âge, il a un plus gros ventre, mais il a beaucoup d'allure avec ses cheveux blancs profus sous un couvre-chef de paille, se tenant droit et reposant les deux mains sur le pommeau d'une canne en bambou.

Alexandre s'approche, Pierre se retourne.

— Alexandre ! Mon cher Alexandre !

Pierre se lève, les deux hommes se donnent une forte accolade. Pierre ne peut retenir ses larmes.

— Mon cher Alexandre, quel bonheur de te voir !

— Le bonheur est le mien, de te trouver ici, aujourd'hui. J'ai quitté hier la prison.

— Je sais, j'avais l'intention de te rendre visite cet après-midi... Je n'ai qu'une seule chaise, et je ne peux pas rester debout longtemps, mes genoux me font mal.

— Je m'assieds sur le tombeau de papa, assieds-toi.

— Ah ! quelle joie, quelle joie ! Tu as bonne mine, c'est formidable !

— Je me sens tout nouveau, comme un enfant.

— Tu es étonné de me voir là... Du vivant de ton père, c'est vrai, nous avons eu peu de contact, c'était son choix. Nous sommes devenus des amis après sa mort. Je viens souvent lui rendre visite. Parfois je rencontre Maleen. Elle va très bien, ne trouves-tu pas ?

— Elle va bien, c'est un ange.

— Nous sommes des amis, ton père et moi, parce que tous deux nous aimions éperdument ta mère. Il l'aimait profondément et il l'a quittée parce qu'il était généreux. Il lui a donné la liberté dont elle avait besoin, et elle l'a prise, cette liberté, volontiers. Je l'ai compris plus tard. Bien sûr, il voulait avoir sa vie à lui, c'est normal, mais il n'a pas quitté Maryse pour ça, il a voulu la laisser s'épanouir. J'ai mis longtemps à m'en rendre compte, parce que mon seul désir était d'être auprès d'elle, sous son ombre. Mon amour pour elle a été ma mort et ma renaissance. Son épanouissement, ma seule joie. J'en suis redevable à Jules. Tout ce que j'ai fait, l'enseignement, les livres, c'était pour remplir le temps, pour ne pas trop souffrir de l'attente de la contempler

Le gig

Les jours suivants, Alexandre entreprit de s'acclimater sans hâte à sa nouvelle vie. La marche, la lecture et les heures passées à pianoter remplissaient ses journées. Il prit un énorme plaisir à entendre autre chose que les notes dures et désaccordées du piano droit de la prison. Discrète et affectueuse comme toujours, Maleen faisait tout pour lui rendre agréable son retour à une vie normale. Alexandre avait besoin de temps pour se retrouver, elle le sentit. Rien n'était urgent.

Un matin, au petit déjeuner, Alexandre lui dit avoir vu la veille une affiche annonçant la venue du quartette de Roditi pour un gig au Chat Noir.

— Te souviens-tu de Roditi, mon collègue de classe ?

— Bien sûr.

— Il est devenu un jazzman réputé.

— Je sais. Quand joue-t-il ?

— Ce soir.

— Alors, vas-y, ça lui fera plaisir de te revoir.

— Tu viens ?

— Non, je dois me coucher de bonne heure, sinon je ne me sens pas bien. Je ne supporte plus les programmes tardifs.

Alexandre n'avait pas vu Roditi depuis très longtemps. Leurs deux mondes étaient très éloignés, Alexandre se dit que probablement Roditi n'en savait rien de ses malheurs. Quoiqu'il en soit, il serait content de l'entendre jouer sa trompette.

Deux séances sont prévues, l'une à dix heures, l'autre à une heure du matin. Alexandre arrive à neuf heures trente. Il y a déjà un monde fou. Il se met au bar, commande une bière, et regarde les gens, un peu craintif de se trouver nez à nez avec l'un de ses anciens collègues.

Vers dix heures trente, le gérant du Chat Noir vient au micro. L'avion qui devait amener Roditi n'avait pas pu décoller de Londres à cause d'un épais brouillard. Ceux qui voudraient s'en aller seraient remboursés, bien entendu, mais il proposait à ceux qui n'avaient pas un autre

programme d'entendre une chanteuse qu'il avait auditionnée la veille.

— Mei Lin a une voix chaude, émouvante. La justesse de son chant est impressionnante. Il y a un seul problème, il nous faut un pianiste, pour au moins donner quelques accords. Je cherche un volontaire.

Après un instant de silence dans la salle, voyant que personne ne se manifeste, Alexandre lève le bras.

— La main dans l'air, ça ne sert à rien. Venez la poser sur le clavier !
Alexandre s'approche.

— Comment vous appelez-vous ?

— Alexandre.

— Mesdames et Messieurs, Alexandre au piano, pour accompagner Mei Lin, en grande première. Je vous demande de les accueillir.

Les applaudissements sont parsemés. Une jeune chinoise, petite et rondelette, serrée dans une robe rouge, se dirige vers le piano, échange quelques mots avec Alexandre, ils feuilletent des partitions et s'accordent sur ce qu'ils vont jouer. Puis, elle se présente devant le micro.

— Je vais vous chanter quelques compositions de Cole Porter. Je commence par 'Why can't you behave?'

Alexandre joue les premières notes et la voix de Mei Lin remplit la salle.

Bill, you've been gamblin' again

Gee honey, I'm sorry

If only you meant it

Why can't you behave?

...

Gee, I need you kid

I always knew you did

But why can't you behave?

Le public est électrisé, les applaudissements éclatent. Mei Lin continue.

When the little bluebird

Who has never said a word

*Starts to sing Spring
When the little bluebell
At the bottom of the dell
Starts to ring Ding dong Ding dong
When the little blue clerk
In the middle of his work
Starts to tune to the moon up above
It is nature that is all
Simply telling us to fall in love*

*And that's why birds do it, bees do it
Even educated fleas do it
Let's do it, let's fall in love...*

Les braves fusent. Alexandre, échauffé, improvise sur le thème de « Let's do it » pendant les applaudissements. Mei Lin enchaîne avec « Love for sale », « Under my skin », « True love », tout en laissant à chaque reprise quelques mesures pour l'improvisation d'Alexandre. Finalement, elle annonce que ce sera le dernier morceau.

*It was just one of those things
Just one of those crazy flings
One of those bells that now and then rings
Just one of those things...*

...

*So good-by, dear, and amen
Here's hoping we meet now and then
It was great fun
But it was just one of those things*

Après la réaction enthousiaste du public, le gérant du Chat Noir invite Mei Lin et Alexandre à prendre un verre.

— Êtes-vous d'accord de reprendre cette prestation tout à l'heure,

pour la deuxième séance ? En fait, accepteriez-vous de faire, ces prochains temps, un petit show d'une demi-heure avant les concerts programmés ? Nous pouvons discuter de votre cachet.

Mei Lin se tourne vers Alexandre d'un air interrogatif, il acquiesce d'un signe de la tête.

Bribes de la vie des Joye

Marie

Rachel prépare le dîner à la cuisine. Jean et Nadia sont à la salle de tv, ils regardent les premières images du générique d'un film¹, des vues aériennes du Périgord. « Je ne suis jamais allé au Périgord, et pourtant c'est un peu ma patrie », murmure Jean d'une voix émue. Nadia s'en étonne.

— Le Périgord, ta patrie ?

— Un petit peu... Marie venait du Périgord.

— Ah ! bien sûr.

— Elle en parlait comme d'un éden, pourtant elle n'y est jamais retournée, que je sache.

— Elle n'avait pas de famille ?

— Si, elle a correspondu avec des cousins et une tante de façon irrégulière, puis elle a perdu tout contact.

— Elle est partie à cause d'un chagrin d'amour, n'est-ce pas ?

— La famille entretenait cette fable, mais je n'en crois rien. Elle est venue ici dans l'entre-deux-guerres, toute jeune. On peut avoir des béguins à quinze ou seize ans, pas un chagrin d'amour.

— Va savoir ! Peut-être en ce temps-là, les jeunes filles étaient davantage mûres, elles étaient souvent déjà mères.

— Peut-être. Les jeunes gens se mariaient tôt, c'est vrai, mais la maturité est une question d'individus plutôt que d'époques, je crois. Certains mûrissent tôt, d'autres peinent à mûrir, quelques-uns n'y arrivent jamais. Toi, par exemple, toute jeune tu avais déjà la tête entre les épaules.

— L'histoire du chagrin d'amour est donc peut-être vraie.

— C'est certain qu'elle a vite montré l'étoffe dont elle était faite.

¹ « Les saveurs du Palais », Christian Vincent, 2012.

En arrivant à Genève au début des années vingt, Marie a rejoint le personnel au service des arrière-grands-parents de Jean, dans la grande propriété des Joye, au bord du lac. La Maison de Maître était entourée de plusieurs petites villas où vivait la progéniture de ces arrière-grands-parents, avec conjoints et enfants. En peu de temps, Marie s'est illustrée par son sens de l'organisation et par ses talents culinaires. Avec tact, elle se soumit au vieux chef qui tenait sa cuisine d'une main de fer depuis des décades et lui fit essayer des recettes originales avec une nouvelle variété d'ingrédients. Trois ans plus tard, au décès du chef, la maîtresse de maison décida de promouvoir Marie à gouvernante, en charge de tout le personnel.

— Elle était quelqu'un.

— J'aurais tant aimé la connaître !

— Elle a tenu bon quand mes bisaïeux ont tout perdu, en vingt-neuf.

— L'histoire de la fusillade à Plainpalais, c'est à cette époque, n'est-ce pas ?

— Plus tard, en trente-deux. C'est vrai, Marie suivait la politique avec passion. Ce jour-là, contre l'avis de tous, elle a tenu à aller voir de près ce qui s'y passait. Papa racontait qu'on pouvait observer la manifestation et le mouvement des troupes à l'opposé de la plaine depuis la fenêtre au coin de la rue de la Muse.

— La rue de la Muse ?

— Oui, l'appartement de la rue de la Muse. La crise avait entraîné tout le monde dans le gouffre, la famille avait éclaté, chacun était allé de son côté. Mes grands-parents se sont débrouillés comme ils ont pu, et malgré leur situation devenue modeste, ils y ont hébergé leurs parents jusqu'à la fin. Marie les a suivis sans rien demander. Pendant quelques années, ils ont vécu dans trois pièces, mes arrière-grands-parents dans l'une, mes grands-parents dans une autre, et dans la troisième, papa, tante Margaux, tante Roselyne et Marie.

— Une vraie descente aux enfers...

— Papa en avait de bons souvenirs. Il disait qu'il était heureux de se prendre en main, d'aller travailler le jour et de retrouver la famille le soir. Le malheur, il l'a ressenti quand ses grands-parents sont morts, en trente-six, à quelques mois de distance l'un de l'autre. Il avait de la peine à en parler. Après, les deux filles et Marie ont déménagé dans la

chambre des grands-parents.

— Quel âge avait grand-papa au moment de la guerre ?

— Papa est né en dix-huit, donc en trente-neuf il avait vingt-et-un ans. Depuis ses quatorze ou quinze ans, il a travaillé comme commis chez des avocats et a fréquenté le collège du soir. Plus tard, il s'est arrangé avec ses patrons et s'occupait de certaines tâches la nuit, ce qui lui permit de commencer les études de droit et de garder son emploi. Tout s'est arrêté pendant la guerre. En quarante, il a été appelé sous les drapeaux lors de la deuxième mobilisation et affecté au service complémentaire dans le Jura. Par bonheur, il ne s'y passait pas grand-chose.

— Et puis, après la guerre, il est devenu un grand avocat !

— À la fin de la guerre, il a repris son travail et ses études, qu'il a bien réussies.

Nadia et Jean se taisent, interrompus par les bruits de la télévision, un branle-bas de combat dans les cuisines du Palais de l'Élysée où une cheffe est aux commandes. Les décibels baissent à la scène suivante et l'on voit le Président qui croise la cheffe et la complimente.

Nadia reprend la conversation.

— Comment se fait-il que Marie ne soit pas revenue en France après la guerre ?

— Elle était devenue un membre de la famille. Tous lui étaient très attachés, autant qu'elle leur était dévouée.

— Pourquoi est-elle allée chez grand-papa plutôt que chez l'une de ses sœurs ?

— Maman et papa se sont connus pendant la guerre. Ils se sont mariés en quarante-trois et Luise et Lisa sont nées avec une année d'écart, en quarante-quatre et quarante-cinq. La vie était encore très difficile, Marie est allée leur donner un coup de main et est restée jusqu'à la fin de sa vie. De toute façon, on savait que papa était son préféré, elle aurait fait n'importe quoi pour lui.

— Ça ne m'étonne pas, grand-papa était génial !

— C'est vrai.

— Elle était donc déjà chez vous quand tu es né.

— Je l'ai connue dès ma venue au monde.

— C'est pour ça que tu disais qu'elle a été une seconde mère ?

Le téléviseur montre maintenant la cuisine d'une mission en Antarctique et, sans solution de continuité, une mer désolée et froide. Jean reste en silence, distrait par ces images, puis il soupire.

— Je ne comparais pas Marie à ma mère. J'adorais ma mère, j'ai toujours ressenti son affection, mais elle était très prise par ses obligations sociales, par l'aide qu'elle apportait à papa. C'est normal, par le succès de papa, la famille retrouvait son statut. Papa travaillait d'arrache-pied et maman le soutenait par des invitations, elle devait l'accompagner à toutes sortes d'événements mondains. Marie était là, toujours là. Elle ne m'a jamais dit comment il fallait faire ceci ou cela, comment se comporter avec les gens, comment juger les situations. Son message, sous une forme ou une autre, était...

Nadia l'interrompt :

— ... réfléchis ! Débarrasse-toi des idées reçues ! Ensuite, libre à toi d'agir selon tes convictions.

— Exactement

— Tu me l'as assez souvent répété.

— C'est la clé de la confiance en soi. Plutôt qu'une deuxième mère, Marie a été pour moi un ange gardien.

Rachel entre dans la pièce.

— Éteignez la télévision et venez, le dîner est à table.

Jeanne

Rachel et Jean se retrouvent au début de l'après-midi non loin du bureau de Jean, chez Martel, pour un café. Jean sort d'un lunch d'affaires et Rachel arrive de la Brasserie Lipp où elle a déjeuné avec Jeanne, l'amie d'enfance qu'elle revoit une ou deux fois par année.

Le matin, Rachel avait perçu une inquiétude chez Jean et voulait maintenant l'entendre sur ses négociations.

— Alors, as-tu pu conclure cette affaire comme tu voulais ?

— Conclure, c'est un grand mot. Je leur ai dit que c'était mieux de

régler ce contentieux à l'amiable, même au prix d'une petite fortune, mais ils n'entendaient pas battre en retraite, ils voulaient un plan d'attaque.

— C'est-à-dire ?

— Faire une guerre d'usure, utiliser des subterfuges pour faire traîner les pourparlers, chercher les failles pour que ça finisse en queue de poisson.

— Et, pourquoi pas ?

— À mon avis, la probabilité de succès est nulle, à la fin le coût serait plus élevé, ils perdraient leur temps et davantage d'argent.

— S'ils veulent tenter leur chance, c'est leur problème.

— Ceux qui les aideraient à la tenter penseraient surtout aux honoraires à facturer sur plusieurs années, ils sauraient que la partie est vouée à l'échec.

— Hum !

Jean commande un deuxième expresso, puis il change de sujet.

— Et ce déjeuner ? Comment va Jeanne ?

— Bien, bien. Elle m'énerve ! Tu te rends compte ? Elle est scandalisée parce que sa fille couche avec son copain.

— C'est qui, ce jeune homme ?

— Là n'est pas le problème, Jeanne dit qu'il est très bien. Sa fille passe des nuits sans rentrer à la maison et ne veut parler ni de mariage, ni de vie commune, et Jeanne s'en offusque.

— Elle est une mère.

— J'en suis sidérée. As-tu oublié la jeune femme que tu as rencontrée à l'Université et que je connaissais depuis toujours ?

— Les temps changent.

— Il y a une limite. Chez Jeanne la transformation est extrême. Quand je pense qu'elle couchait avec tous ceux qui lui couraient après ! Un jour elle s'est aperçue de mon étonnement la voyant partir avec un garçon que nous venions de rencontrer et elle a rebroussé chemin juste pour me souffler à l'oreille : « Il est si mignon et puis, il a tellement envie » !

— Ha, ha !

— Ça t'amuse ? Il faut la voir maintenant, ultra-chic, on dirait qu'elle s'est apprêtée pour un défilé de mode. Je me souviens d'elle en soixante-

huit, en train d'haranguer la foule d'étudiants, assise par terre sur l'estrade de l'amphi de l'Uni-Bastion, laissant voir la culotte rouge sous sa mini-jupe !

— Ha, ha ! C'était rigolo.

— Bon, à la fin elle a trouvé un gentil mari et a eu sa fille à presque quarante ans, on comprend qu'elle se soit assagie, mais ce revirement total est énervant, on ne peut même plus parler politique avec elle.

— Tu m'avais dit, elle a tourné casaque.

— C'est choquant ! De révolutionnaire de gauche à l'extrême droite, c'est sans queue ni tête !

— C'était une révolte de jeunesse... Maintenant, c'est un retour aux sources.

— C'est vrai qu'elle est d'une famille riche et conservatrice. Quand nous étions petites filles et j'allais jouer chez elle à Coligny, le goûter était servi par une philippine en gants blancs.

— Ha, ha ! Ça laisse des traces.

— Et alors ? On n'a pas sa tête pour former ses propres opinions et pour en arriver à des convictions qui tiennent bon et ne basculent pas d'un extrême à l'autre ?

— Au moins on sait à quoi s'en tenir. Il y en a qui continuent à se déguiser en jeunes révolutionnaires, cheveux, accoutrement et tout le reste, et en vieillissant, ils deviennent des réacs endurcis.

— Pourtant, j'aime bien Jeanne. Nous étions très proches depuis l'enfance jusqu'à l'Uni. Je la vois telle qu'elle est aujourd'hui et aussi telle qu'elle a été dans la jeunesse.

— Nous évoluons tous. Le truc, c'est de rester cohérent.

— Dans un sens, elle me fait de la peine. Je soupçonne qu'elle ne se réconcilie ni avec celle qu'elle a été, ni avec celle qu'elle est.

Jean s'apprête à partir et il voit que Rachel fait grise mine.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Toute cette histoire m'a fait penser au jour où j'ai menti à Nadia.

— Oublie.

— D'y penser me rend malade.

— Je t'ai déjà répété mille fois, je ne savais pas qu'elle t'avait posé la question.

— Tu as eu raison de dire la vérité et, moi, j'ai eu tort de mentir, voilà tout. J'avais peur du sida, de tous les dangers... Nadia était si jeune !

— À la réflexion, dire la vérité était en effet moins risqué. Imagine-toi si après ta réponse, elle avait assisté à cette scène à la terrasse des Bergues, avec ce type à moitié ivre, elle aurait été choquée.

— Quelle scène, quel type ?

— Un de tes ex, qui est venu me dire, te pointant du doigt : « cette femme a changé ma vie ». Tu ne te souviens peut-être pas !

— Ce n'était pas un ex.

— Et pourtant tu as bien changé sa vie...

— Ce n'était pas un ex, je te dis !

— Bon, laissons tomber, tu as vu ma réaction, je lui ai juste souri.

Rachel fait une tête d'enterrement. Jean jette un coup d'œil à sa montre, il est impatient de revenir au bureau. Rachel regarde dans le vide.

— C'est quand même bizarre qu'elle soit venue me poser cette question tout à coup, sans raison : « Maman, étais-tu vierge quand tu as rencontré papa ? » J'ai été déroutée... Et toi, tu l'as choquée en répondant que j'avais roulé ma bosse !

— Mais non ! Je n'ai pas pris la question très au sérieux, et puis, c'est vrai, tu l'as bien roulée, ta bosse.

— Rassure-moi, ce n'était qu'un petit mensonge de ma part pour prévenir un accident.

— Une petite transgression en vue d'un grand bienfait !

— C'est plus compliqué que ça.

— Bien sûr, mais il faut être au clair en son for intérieur pour prendre le monde tel qu'il est.

— Oui, Monsieur le sage !

— Allez ! le travail m'attend.

— Le mien aussi.

Nadia

Une petite brise et la température à vingt-quatre degrés, la soirée est agréable, le soleil couchant baigne le lac, le spectacle est féérique. Rachel, Nadia et Jean sont à table à la terrasse du Lion d'Or, tout sourire, pour fêter la réussite de Nadia à la Maturité.

Ils trinquent au champagne, examinent le menu avec soin et font leurs choix après consultation avec Alex, serveur aimable et indéfectible. Les trois pensent maintenant à la même question et personne n'ouvre le feu. Jean admire le paysage, Nadia lit des messages sur son téléphone mobile et Rachel est tendue, fixant les deux avec impatience. Après un court instant, elle ne tient plus.

— Nadia, es-tu sûre que c'est une bonne idée, ce tour du monde ?

— Je ne sais pas, je n'ai rien décidé.

— Et l'immatriculation à l'Uni ?

— Je peux la bloquer si je décide de partir.

— C'est quand même dommage de perdre une année, les voyages tu pourras les faire autant que tu voudras plus tard, pendant les vacances.

— Ce n'est pas la même chose.

— D'accord, mais ça ne vaut pas une année de perdue.

— Ce ne serait pas une année perdue.

— Je voulais dire, pour les études.

— Il n'y a pas que les études dans la vie.

— Bien sûr, mais tu as si bien réussi les disciplines scientifiques à la Matu, c'est frais dans ton esprit, elles te seront utiles en première année de médecine.

— Une année sabbatique ne me rendra pas idiote. Qu'est-ce que tu en penses, papa ?

Jean avait suivi cet échange d'un air distrait.

— Qu'est-ce que je pense, moi ? C'est toi qui dois décider. Je ne dis pas ça pour me défilier, c'est mon avis.

Ce genre de réponse énerve toujours Rachel.

— Tout de même, tu peux dire s'il te semble raisonnable ou non d'aller faire le tour du monde avec des filles et des garçons qui ne sont

ni de la famille, ni des gens avec qui Nadia est très intime !

— Pour Nadia c'est un moment différent des autres. Jusqu'ici elle a subi un programme imposé, maintenant c'est elle qui doit déterminer la suite, ce n'est pas sans conséquence sur sa vie, elle s'en rend compte. Qui sait, prendre le large sera l'occasion d'un temps de réflexion.

Nadia suit cet échange avec un grand sourire, ce qui énerve Rachel encore plus.

— Ça t'amuse ? C'est sérieux, ce que dit papa. Ce genre de décision porte à conséquences. Tu n'as pas assez d'expérience pour le savoir.

— OK ! Papa, si c'était toi, qu'est-ce que tu ferais ?

Alex vient apporter les entrées. Les trois restent en silence, puis Jean s'exprime.

— On ne peut jamais se mettre à la place des autres... Je peux te dire comment, moi, je vois la chose.

— Zut, nous voilà partis pour un quart d'heure de philosophie !

— Arrête, maman, laisse papa dire ce qu'il pense.

— En lisant le menu, nous avons peut-être évalué notre faim, en tout cas, moi, j'ai pensé à la digestion pendant la nuit, à mon âge je ne peux plus manger lourd le soir, mais je ne me suis pas demandé ni qui je suis, ni quels sont mes goûts de toujours...

Nadia l'interrompt.

— Et pourtant tu aurais peut-être voulu goûter quelque chose d'inconnu, d'insolite.

— Certes, on apprend tous les jours et, comme tu sais, j'aime essayer des nouveautés, mais c'est de moi qu'il s'agit, pas d'une théorie. Si j'aime ou non cette nouvelle expérience, ça dépend de moi, pas d'une idée, et d'ailleurs, je ne pense jamais que mon goût est valable pour les autres.

— Je croyais qu'on parlait de renvoyer une année d'études et non du menu.

— Attends, maman, laisse parler papa.

— Je voulais dire que pour les décisions à prendre face aux nouvelles circonstances, et il y en a tous les jours, c'est important de rester cohérent. Je m'explique. Toute nouvelle décision dépend, je crois, que l'on veuille ou non, des décisions prises dans le passé, conscientes ou non, c'est comme ça que nous devenons ce que nous sommes, et si nous

pouvons nous reconnaître à chaque pas, nous sommes mieux à même de corriger nos erreurs et de saisir notre chance quand elle passe, et s'il se trouve que les circonstances nous forcent à faire une entorse à notre détermination, nous reconnaître à chaque pas nous permet de décider où se trouve la limite.

Rachel n'en peut plus d'agacement.

— Bon, monsieur le psychologue, conclusion ?

— C'est à Nadia de déterminer si elle se sent cette aventure et comment elle voit la suite. Moi, j'étais trop conscient des temps difficiles vécus par mes parents. J'ai compris que mon père s'attendait à ce que je fasse le droit, pour moi c'était plus important de le rendre heureux.

— Tu aurais préféré que je choisisse le droit plutôt que la médecine ?

— Pas du tout ! Au contraire, je veux que tu sois libre. Nous en avons parlé, maman et moi, quand tu es née, tu devais trouver toi-même ton chemin, à nous de t'en donner les moyens, c'est tout.

— C'est vrai ce que dit ton père, désormais tu peux voler de tes ailes, mais je pense que c'est dommage de perdre une année d'études, les opportunités de voyage ne manqueront pas dans l'avenir.

— Je vais y réfléchir.

Robert

C'est une journée agréable, comme peuvent être les journées en juin à Genève. À l'ombre, installée à une table de la terrasse du « Lyrique », le regard fixé sur l'écran de sa tablette, Rachel révise les questions pour l'examen de fin d'année. Soudain, elle sent une présence toute proche, quelqu'un se tient debout à son côté. Elle lève les yeux.

— Robert !

— Bonjour, Rachel.

Il s'assied face à elle et ferme la tablette avec soin, il est ému. Elle sourit et l'examine, il a pris du ventre, le front est ridé et les cheveux sel et poivre.

— Je suis arrivé hier pour une réunion de travail.

— Heureuse de te voir !

Ils se regardent un long moment.

— Les années te conviennent.

— Pardon ?

— Tu es très belle, encore plus belle.

Nouveau silence.

— Comment ça va, Bob ?

— Ça va, et toi, comment ça va ?

— Ça va bien.

— Tu travaillais, je t'ai interrompue.

— Ce n'était pas une interruption, mais une irruption qui me fait plaisir.

— Tu ne me croiras pas, je t'ai cherchée des yeux partout depuis que j'ai débarqué. Zinzin ! J'allais prendre maintenant ma valise à l'hôtel et me rendre à l'aéroport, je me suis dit que peut-être tu serais ici, comme au bon vieux temps.

— Le bon vieux temps !

— C'était difficile d'être loin de toi.

— Bob, c'est toi qui es parti.

— Je sais, mais c'était difficile.

— Moi, j'ai un peu pleuré, ça n'a pas duré.

— Tu as toujours été forte.

— Ce n'est pas ça, tu avais trouvé mieux que moi, j'étais triste, puis mes larmes ont séché.

— Rachel, personne n'est mieux que toi.

— Tu parles ! Cette fille était belle, intelligente, elle respirait le succès, et elle a décidé de te draguer ! Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Nous sommes mariés.

— Félicitations.

— Tu as raison, Sophie m'a séduit, mais crois-moi, même si j'étais heureux avec elle, j'ai vite été malheureux de ne plus t'avoir. Je t'aimais, je t'aime encore, je garde un souvenir magnifique des années que nous avons vécu ensemble.

— Beaucoup de bagarres, à la fin.

— Tu te bagarrais en effet, tu me tourmentais.

— Ton comportement était devenu déroutant, insupportable, et je ne comprenais pas.

— J'étais déchiré. Je me débats encore maintenant avec l'amour pour Sophie et l'amour pour toi. Ces onze années n'ont pas suffi pour que j'oublie.

— L'amour n'est pas exclusif, on dirait.

Un serveur s'approche, Robert commande un café.

— Parle-moi de toi.

— Moi ? Après ton départ, j'ai rencontré l'homme de ma vie.

— Ah ! quelle chance.

— C'est vrai. Nous ne nous sommes pas tout de suite mis ensemble, j'ai fait plusieurs rencontres, et j'ai compris qu'aucun autre n'arrivait à sa cheville.

Rachel sourit, Robert la regarde, examinant les poches à peine perceptibles sous les yeux, le nez droit, les lèvres bien dessinées.

— Ne me regarde pas comme ça !

— Je le comprends, l'homme de ta vie, tu es superbe.

— Merci. Tu n'es pas mal non plus, tu as l'air en forme.

— Rachel, qu'est-ce que tu deviens ?

— Je suis prof, j'ai été nommée l'année dernière, j'ai une fille qui est un bijou et un mari qui est un ami et qui me comble, je suis heureuse.

— J'en suis ravi.

— Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

— La même personne compliquée de toujours.

— Encore dans cette banque ?

— Oui, je dirige la filiale à Hong Kong.

— Bravo.

— Bof ! Je suis fatigué de ce métier, j'aurais envie de changer, de créer ma propre affaire, je suis pris dans l'engrenage, quand on a une famille et on veut bien vivre et donner une bonne éducation aux enfants...

— Tu en as combien ?

— Deux, un garçon et une fille.

— La perfection.

Le serveur passe, Rachel demande l'addition.

— Laisse-moi régler.

— Ici, c'est mon territoire, tu règleras quand je viendrai à Hong Kong. À quelle heure est ton avion ?

— Je dois m'en aller dans quelques minutes... Rachel, j'ai souffert toutes ces années du sentiment de culpabilité à cause de ton avortement.

— Ce n'était pas un avortement.

— Tu étais enceinte.

— À peine.

— Tant mieux si tu le sens comme ça.

— Nous étions jeunes, c'était simple, nous n'étions pas prêts.

— Et si nous avions eu cet enfant ?

— Ce n'était pas un enfant ! Avec des si on peut construire un château en Espagne.

— Cette pensée m'est revenue un jour et je n'ai plus pu m'en débarrasser.

— Moi, je n'y ai plus pensé.

— La vie aurait été différente si tu avais mené ta grossesse à terme.

— En tout cas, ma vie aurait été différente, c'est sûr.

Rachel et Robert restent en silence. Il regarde ses mains et elle le regarde.

— Tu vas perdre ton vol.

— J'y vais.

— Embrasse-moi et pars.

Le petit Kurdî

Jean prend son petit déjeuner quand Rachel entre dans la salle à manger.

— Bonjour !

— Bonjour, chérie, tu te lèves déjà ?

— J'étais réveillée quand tu as quitté la chambre, je ne me suis plus rendormie.

— Je te sers un café ?

— Merci.

- Bien dormi ?
- J'ai fait un cauchemar atroce.
- Ah !
- J'ai rêvé du petit Kurdi.
- Le petit Kurdi ?
- Cet enfant trouvé mort sur une plage de l'île de Kos.
- Ah ! une monstruosité.
- Tu te souviens de cette image, un garde qui ramasse le corps trempé et inanimé ?
- Hum !
- Dans mon rêve, lorsqu'il l'a pris, j'ai vu le visage, c'était Nadia, c'était horrible !
- C'était un cauchemar.
- Peux-tu imaginer pire tragédie ? Que peut-on faire pour ces réfugiés ?
- Dans ta paroisse, vous en faites déjà pas mal.
- La paroisse ne fait rien pour les réfugiés ou les migrants, nous nous occupons de nourrir des enfants. La Confédération devrait s'engager à fonds.
- Elle est engagée.
- Ce n'est pas assez, un pays riche comme le nôtre devrait faire davantage.
- En proportion de la population, la Suisse accueille beaucoup de réfugiés.
- Ce n'est pas le bon critère.
- Pourquoi pas ?
- La Suisse est l'un des pays les plus riches du monde, il faudrait faire des comparaisons en termes de per capita, par exemple.
- Dans la question des réfugiés, ce sont les émotions qui dominent.
- Les gens pensent d'abord à leur argent, je crois, l'idée de solidarité qui existe chez nous ne s'étend pas aux réfugiés, ici on se serre les coudes parce que tout le monde y trouve son compte. Pour les réfugiés, ce n'est pas pareil. On oublie que la Suisse a connu la famine au dix-neuvième et qu'un cinquième, voire un quart, de la population a émigré pour fuir la misère.

— C'est vrai, mais vers où ces migrants sont-ils allés ?

— Vers les Amériques, bien sûr. Et alors ?

— Tout le problème est là. Ces migrations ont eu lieu à l'intérieur d'un même monde, pour ainsi dire. Si je ne me trompe, les catholiques sont allés vers le sud, les fribourgeois par exemple sont allés au Brésil et les valaisans en Argentine, et les réformés ont préféré l'Amérique du Nord.

— Et bien ?

— En ce moment, beaucoup de réfugiés sont des musulmans.

— Non, on ne va pas commencer à mettre sur les gens des I au lieu des J comme en quarante-deux !

— Jamais de la vie, mais il faut reconnaître que ce n'est pas un faux problème. L'islam a une vision de la société, de l'existence, très différente de la nôtre.

— Quoiqu'il en soit, les réfugiés peuvent garder leurs croyances et respecter les nôtres, surtout si nous avons une politique humaine d'accueil.

— C'est aussi mon opinion, tu le sais mieux que quiconque, nous pouvons vivre dans le respect mutuel, et bien vivre ensemble, mais ça dépend des individus, de comment ils pratiquent leur foi et de ce qui compte le plus pour eux. Sont-ils des purs et durs ou sont-ils rassérénés ?

— Ça dépend toujours des individus, mais la politique d'accueil ne peut pas varier d'individu à individu !

— D'accord. Cela dit, l'islam a des fondements éloignés des nôtres, l'islam est conquérant, et la loi chez eux est divine, donc définitive, immuable et incontestable. Chez nous, la loi est faite par les hommes, elle est toujours provisoire, elle évolue, même si à chaque moment elle est péremptoire.

— Ah ! les grandes théories ! La chrétienté a été très violente et conquérante...

— ... et, par bonheur, elle s'est émoussée.

Rachel et Jean restent en silence, chacun dans ses pensées. Ils se servent un deuxième café et beurrent des tartines.

— Jean, que faire pour empêcher qu'il y ait d'autres Kurdîs ?

— Arrêter la guerre en Syrie.

— Mais, nous, que pouvons-nous faire ?

— Continuer à vivre comme nous vivons.

— C'est-à-dire ?

— Continuer à agir en accord avec nos convictions. Tu parlais de la politique de la Confédération, eh bien, nous ne sommes ni au Conseil National ni au Conseil Fédéral, mais nous votons et nous pouvons contresigner les initiatives auxquelles nous adhérons. Aussi, les dons que nous faisons chaque année aux ONG qui s'occupent des réfugiés, des enfants, etc., ont leur valeur.

— Je n'y crois pas du tout.

— C'est important, sur le long terme, c'est le comportement de tous les jours qui compte, je crois. Le respect des autres, quels qu'ils soient, l'hospitalité, l'écoute sans préjugés.

— On peut toujours rêver !

— Moi, je rêve. Écoute, avec tous ces attentats commis au nom de l'islam, c'est la même chose, la police, l'armée doivent combattre ces fanatiques par les armes, à l'homme de la rue l'effort de surmonter le traumatisme et de vivre en réaffirmant nos valeurs.

— Continuer notre trantran c'est résister à ces assassins fous furieux ?

— Le combat armé revient aux forces de sécurité, les gens comme toi et moi doivent mener la guerre au niveau des valeurs.

— Ce n'est pas une guerre, ce sont des meurtriers.

— C'est une guerre. D'accord, ce sont des meurtriers, mais ils sont guidés par des idées. On l'a vu dans le passé. Les atrocités commises par les nazis, par exemple, étaient pour ainsi dire légitimées par une idée de suprématie d'un peuple sur un autre. Un exemple plus récent, les années 90 aux Balkans, les gens qui sous le régime communiste de la Yougoslavie étaient des voisins, des collègues de travail, souvent des amis, parfois mari et femme, ces gens-là se sont entretués comme des bêtes surtout à cause d'une idée aussi complexe que celle d'identité.

— L'idéologie et la voracité économique et politique des nazis ne sont pas réductibles à un concept de suprématie, comme d'ailleurs les confrontations d'identités ne sont pas les seules causes de la guerre des Balkans.

— Bien sûr, mais la violence et la barbarie, au-delà du simple

banditisme, sont nourries par les idées. Les guerres sont aussi des guerres d'idées, et c'est ce qui se passe avec les gens qui commettent des attentats au nom de l'islam. C'est vrai, il doit y avoir un élément pathologique chez ceux qui s'attaquent de sang-froid à des passants innocents, mais il y a surtout un choix délibéré. Comme dit Pic de la Mirandole, l'homme définit sa nature par son jugement propre. Dieu s'adressant à Adam, dans le texte de Pic, lui dit qu'il pourra dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales, ou, par décision de son esprit, se régénérer en formes supérieures, qui sont divines.² Quoiqu'il en soit, pour rester fidèle à nos valeurs, nous devons mener notre vie et défendre la liberté. Popper dit que la grande tradition de l'Occident est de se battre avec des mots plutôt qu'avec l'épée, c'est ce qui permet à notre société d'être pluraliste et libre.³

— Ouh là là, Monsieur le philosophe ! Bon, écoute, je vais m'apprêter, sinon je serai en retard pour mon cours.

— Ok, moi aussi.

² « Tu, nullis angustiis coercitus, pro tuo arbitrio, in cuius manu te posui, tibi illam praeferis... Poteris in inferiora quae sunt bruta degenerare; poteris in superiora quae sunt divina ex tui animi sententia regenerari. », Jean Pic de la Mirandole, « Oratio de hominis dignitate ».

³ « ...the role of thought is to carry out revolutions by means of critical debates rather than by means of violence and warfare... it is the great tradition of Western rationalism to fight our battles with words rather than with swords. This is why our Western civilization is an essentially pluralistic one, and why monolithic social ends would mean the death of freedom: of the freedom of thought, of the search for truth, and with it, of the rationality and dignity of man », Karl Popper, « Facts, Standards and Truth », Princeton University Press, 1961.

Daniel

Rachel et Jean regardent le journal télévisé. Rachel s'inquiète de voir Jean si énervé, elle tremble pour sa pression artérielle. La politique l'a toujours intéressé, sans passion, mais depuis l'arrivée du nouveau Président des États-Unis, il est irrité et choqué par le style et le ton du personnage et par ses premières mesures.

— Il s'exprime comme un voyou !

— Laisse tomber, Jean, ce type ne va pas durer.

— Tu parles ! On en a pour quatre ans, voire huit.

— Je ne peux pas y penser !

— C'est quand même inquiétant. Il veut tout chambarder : les alliances militaires, les relations commerciales, la réglementation, les impôts, les services sociaux, la santé, l'éducation, et puis, cette manière de répandre par Twiter des affirmations et des accusations à tout va sans jamais en apporter des preuves !

— Laisse tomber, je te dis, nous ne sommes pas en Amérique.

— Mais l'Amérique se mêle de tout et nous a bien fait plier dans un tas de dossiers. Qu'est-ce qu'il nous réserve encore, celui-là ?

— Ne t'en fais pas, on en a vu d'autres.

— Demain ce gars déclenche une guerre ! C'est une catastrophe pour nos affaires. Je demanderai à Daniel ce qu'il en pense.

Les économies du couple totalisent un peu plus de six millions, fruit de l'héritage et d'une vie de travail. Autrefois, Jean ne pouvait pas souffrir les explications de Daniel, le jeune banquier qui gère le portefeuille. « Un charabia impénétrable », disait-il. Après sa retraite, il se mit à lire des articles sur les finances. Depuis, il est devenu plus amical envers Daniel.

— Ce pauvre garçon pense tout savoir.

— Daniel est intelligent et honnête, je crois.

— Avec son électronique, il pense tout voir, comme dans une boule de cristal. Il parle avec une assurance imperturbable et il se trompe souvent.

Jadis, la banque était sise à un jet de pierre du cœur de la ville.

Le bâtiment classique trônait devant l'espace ouvert de la plaine de Plainpalais. En y entrant et parcourant les couloirs précédé d'un huissier qui le conduisait vers un salon, Jean flairait le passé, la tradition, la permanence. Maintenant, la banque se trouve plus loin du centre-ville, dans un quartier qui garde encore l'empreinte d'une zone industrielle, au bord d'une artère très fréquentée. Moderne, le bâtiment ressemble à un coffre-fort stylisé. En y allant, Jean est toujours mal à l'aise, il a le sentiment que tous les mots et gestes du personnel sont étudiés pour donner l'impression de lui faire une faveur en le recevant. « Pourtant, c'est moi le client », se dit-il arpentant les couloirs derrière un huissier étriqué dans le complet noir qui a remplacé l'habit d'antan.

Daniel le reçoit, sautillant comme d'habitude.

— Cher Jean, quel plaisir !

— Bonjour, Daniel.

— Comment allez-vous ?

— Inquiet, et vous-même ?

— En pleine forme, l'année a démarré sur les chapeaux de roues.

— Tant mieux. Ce qui me préoccupe, ce sont les mesures prises par le Président américain et son équipe.

— C'est vrai, les incertitudes sont nombreuses, mais pour l'heure ils en sont aux déclarations d'intention.

— Il paraît que ce gars veut amoindrir l'OTAN, l'ONU, etc. Ce sont des institutions périmées, dit-il, créés dans l'après-guerre, mais qu'elles ne représentent en elles-mêmes aucun progrès, et qu'on peut revenir au vieux principe selon lequel chacun défend ses intérêts et balaye devant sa porte.

— Oh ! les grands discours pour amadouer les cow-boys au fin fond de l'Amérique !

— Mais il va limiter la contribution des États Unis à l'ONU, et il va réduire l'aide à l'étranger, et il a décidé de diminuer de trente pour cent le Secrétariat d'État et l'agence pour l'environnement.

— Les Républicains ont toujours dit que la machine étatique était disproportionnée, ils ont raison.

— Le problème, c'est l'ensemble des mesures. Il va baisser les impôts, monter en flèche les dépenses militaires, instaurer des tarifs à

l'importation et construire un mur à la frontière du Mexique. C'est une recette explosive !

— On verra, mais dans l'immédiat on va gagner beaucoup d'argent.

— Comment ça ?

— L'économie est en franche reprise et recevra encore une forte impulsion avec la baisse des impôts. En plus, on prévoit une accélération des investissements en infrastructures qui engagent un grand nombre d'entreprises de différents secteurs, c'est d'ailleurs aussi le cas de l'armement et du mur à la frontière du Mexique.

— Et le financement de tout ça ? Une contribution à l'ONU amoindrie et des fonctionnaires de l'État qui passent à la trappe, ce n'est rien comparé aux dépenses militaires.

— En dynamisant la croissance, les rentrées fiscales seront plus élevées, même en abaissant le taux d'imposition.

— C'est un pari !

— C'est toujours un pari, quelle que soit la politique.

— Et si ça ne marche pas ?

— Ah ! il y a deux cas de figure autres que le succès de son programme : une forte inflation ou une récession avec inflation. En deux mots, si les recettes de l'État sont très insuffisantes, il faudra encore faire marcher la planche à billets. Alors, avec l'économie chauffée à blanc, l'inflation explose. D'un autre côté, si les conflits commerciaux s'enveniment et les tarifs douaniers deviennent punitifs, le commerce mondial se grippe et le résultat est une récession générale.

— Et avec tout ça, on va gagner de l'argent ?

— Pour l'instant, on va dans la bonne direction. L'économie mondiale est déjà relancée. Ça va rouler à plein gaz avec le niveau actuel des taux d'intérêts. Et si la remontée des taux est due à la demande de crédit, ce sera perçu comme la confirmation que le train n'est pas près de s'arrêter, et les bourses seront fortes.

— Je suis perplexe. Les bourses pourraient monter avec la hausse de l'inflation et des taux d'intérêt ?

— Cher Jean, c'est l'un des scénarios possibles. De toute façon, ce n'est pas demain la veille. D'ici là, nous aurons le temps de voir venir. En ce moment l'inflation est inexistante, les taux sont au ras du sol et

le marché est emballé. Puis, n'oubliez pas, vous avez de l'or dans votre portefeuille. Si la chose tourne mal, il fera contrepoids à la baisse d'autres positions.

Jean rentre à la maison.

— Alors, es-tu content de ta rencontre avec Daniel ?

— Pour te dire la vérité, j'étais triste en le quittant.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, rien, je ne sais pas, tout ce dont nous avons parlé m'a attristé.

— Nous avons beaucoup perdu ?

— Non, la performance est positive, dans la lancée de l'année passée.

— Alors ?

— Daniel prévoit des résultats encore meilleurs ces prochains mois.

— Bravo ! De quoi te plains-tu ?

— De rien, de rien.

Le Docteur

Le Docteur consulte les résultats de l'analyse de sang. Jean attend, circonspect.

— Votre PSA est monté.

— Cher Docteur, sans vouloir confondre les issues, je dirais que la prostate est une emmerde.

Surpris, le docteur fixe Jean un instant avec un grand sourire.

— Le PSA est monté, mais à un niveau acceptable à votre âge.

— À mon âge, il faut tout accepter : la montée du PSA, les pipis nocturnes, la presbytie... Dans l'opération de la cataracte, on remplace le cristallin par un implant, ça marche très bien, pourquoi diable ne peut-on pas remplacer la prostate ?

Le docteur sourit encore.

— Jean, vous serez toujours jeune !

— Non, pas du tout.

— Si, vous êtes en pleine forme.

— Ne faites pas comme Rachel, qui ne veut pas entendre parler

d'âge, ça lui fiche le cafard.

— Je la comprends. Vous vous portez très bien...

— ...pour mon âge, vous pouvez le redire.

Le docteur balance la tête d'un air réprobateur. Jean réagit.

— Écoutez, Docteur, croyez-vous que ce serait bien d'être vieux dans la jeunesse et jeune dans la vieillesse ? J'entends, que dire d'avoir l'expérience d'un vieillard à vingt ans, ou de penser comme un jeune de vingt ans à soixante-dix ou quatre-vingts ans ?

— Ce n'est pas la même chose. En tout cas, je ne vois pas de mal à rester jeune.

— Bien sûr, dans le sens où vous l'entendez, je suis d'accord. Il n'y a pas de mal non plus, c'est même très bien, si à vingt ans on a déjà une maturité affirmée et une compréhension profonde des choses.

— Avant vingt ans, parfois.

— Hé oui ! Mon propos était différent. La jeunesse n'a qu'un maigre passé et son capital est l'avenir. Je ne diminue pas l'importance de l'éducation et des conditions favorables ou adverses des premières années de vie, mais ce passé est un squelette, la chair reste à se faire.

— Ha, ha !

— La vieillesse est une mine d'où il faut extraire chaque jour qui reste à vivre quelques morceaux du minerai dont est faite la personne.

— Ha, ha ! Jean, vous n'êtes pas encore vieux, mais vous êtes déjà philosophe !

— Vous le deviendrez aussi, Docteur. Si j'ose dire, à présent vous avez la chair en place et vous êtes en train de faire vos muscles. C'est l'une des meilleures périodes, la vie est engagée à fond dans une direction, elle se nourrit d'un peu de passé, consomme une part du capital avenir, et prend de l'allure ! Le jour viendra où vous voudrez vous mettre à réfléchir.

Le docteur ne peut plus retenir son fou rire.

— Excusez-moi, Jean, mais là, je ne sais plus qui fait cette consultation, vous ou moi !

— Quelle est votre vocation, si ce n'est de sauver des vies ? Lorsque vous soignez un jeune d'une maladie banale, la mort ne vous vient pas à l'esprit et encore moins à l'esprit du malade. Ce n'est pas la même chose

si vous avez affaire à un vieux.

— Je ne pense jamais à la mort, cela ne dépend pas du patient.

— Vous voyez, c'est votre jeunesse qui parle. En général, un jeune ne pense à la mort qu'en termes de fatalité : un accident, la guerre, un acte violent. Même lorsqu'il voit trépasser l'un de ses aînés, il retient le sentiment de fatalité. Pour lui-même, sauf malchance, la vie est éternelle. Pour le vieillard, la mort est la fin, le dessein de la vie. La plupart du temps il n'est pas pressé, mais ce qui caractérise la vieillesse, c'est la conscience de la finitude, du commencement et du dénouement.

Le docteur ne sourit plus.

— Jean, vous avez réussi à m'accabler.

— Pardonnez-moi, Docteur. Bien, revenons-en à la prostate.

— Il n'y a rien d'autre à faire qu'à la surveiller. On verra l'évolution du PSA et je vous examinerai.

Rentrant à la maison, Jean est de bonne humeur. Rachel le reçoit, impatiente de savoir ce qu'il en est de la santé de son mari.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qui ?

— Le docteur, voyons !

— Que je vais encore vivre cent ans.

— Arrête tes plaisanteries, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que je me porte comme un charme.

— Et la pression ? Et le cœur ?

— Je dois continuer avec les mêmes médicaments. Tiens, il m'a donné une nouvelle ordonnance. Tu t'en occupes ?

— D'accord.

Rachel

« Rien n'est simple et tout est évident, la vie, la mort ». Rachel ouvre les yeux. La suite d'un rêve ? Si rêve il y eut, il s'évanouit à son réveil. Rien, pas une image, cette pensée seule. C'est le point du jour, Rachel

se blottit sous la couverture. « Un mariage comme celui-là, ça ne se fait plus. Les discours, les robes du soir, les smokings. Tempi passati ! Et cette valse ! » Les yeux fermés, elle revoit les images de la veille, les couples essayant d'ajuster la cadence de leurs pas et Nadia qui valse avec ce beau jeune homme. « Elle était ravissante dans les bras de ce grand gaillard ! Pourquoi suis-je troublée ? » Rachel est prise d'angoisse. « Cette séquence, je l'ai déjà vue ».

Tirée à quatre épingles pour la fête d'anniversaire de Mamie, Rachel ne veut pas jouer avec les autres enfants pour ne pas froisser sa petite robe. Dans un coin, elle observe sa mère, assise et silencieuse, entourée de ses tantes qui jacassent, allègres. Un Monsieur s'approche de sa mère. Elle se lève, ils dansent. Une valse lente. Ils tournent sur eux-mêmes, les yeux dans les yeux, sans un mot.

Rachel se lève d'un bond. Le jour va bientôt se lever, elle tire les rideaux et aperçoit le ciel indigo. « Il fera beau ». À la cuisine, elle se fait un café, allume la radio et s'assied sur l'une des deux chaises. Son esprit est ailleurs. Depuis la mort de Jean, ce moment de calme matinal est comme une prière. Ah ! les yeux espiègles de Jean, les pattes-d'oie bien dessinées ! Ils firent l'amour comme des jeunes ce soir-là. La nuit, dans le sommeil, il s'échappa pour toujours, foudroyé par un arrêt du cœur. Deux ans déjà. Rachel sourit. Il eut la mort qu'il souhaitait. « Je veux mourir vivant, je ne veux pas vivre mourant, même pas un jour », disait-il.

— *J'aurais préféré être éveillé, témoin de ma mort.*

— *Bêtises ! J'aurais aimé que tu sois resté avec moi.*

— *Je suis avec toi, pour toujours, jusqu'à la fin des temps.*

— *Il y a tant de choses que je devais te raconter.*

— *Ah ! les petits secrets, il est parfois plus sage de les enfouir à tout jamais.*

— *Il n'y a que toi avec qui je puisse les partager.*

— *Tu ne risques plus rien.*

— *Maman, le dernier jour, quand je l'ai retrouvée à l'hôpital avant ton*

arrivée...

— Elle était mal en point, la malheureuse.

— ...elle m'a dit que papa n'était pas mon père.

— Quoi ?

— C'était choquant. Ce n'était pas facile de comprendre son propos.

— Elle parlait avec difficulté, je me souviens.

— C'était trop inattendu !

— Qu'importe, ton papa a été ton vrai père.

— Bien sûr, mais pas mon père biologique.

— Tu ne lui as pas demandé qui était-ce ?

— Si, elle a juste fait un geste de la main.

— Dis donc, tu en as mis du temps à accoucher de ce secret !

— Je me suis promise de le taire jusqu'à ma mort.

— Ça te tracasse.

— Oui, ça me bouleverse. Et puis, je veux épargner Nadia, elle adorait son grand-père.

— Bien sûr.

— Faut-il lui imposer des problèmes qu'elle n'a pas et qui n'apportent rien ?

— C'est une considération qui vaut aussi pour toi.

— Certes, mais maman a tenu à me le dire, je me demande pourquoi.

— En quoi cela change-t-il ? Tu es celle que tu es.

— Oui, mais je ne sais pas de quel gênes je suis faite.

— Ne dis pas des bêtises !

— Pourquoi des bêtises ? Nous faisons partie de notre héritage génétique.

— Bof ! Tes yeux magnifiques, la forme de ton corps, ces hanches que j'ai tant aimé toucher, d'accord, mais toi, c'est toi.

— La génétique ne se limite pas au corps.

— Ah, bon ? Regarde mes deux sœurs, elles sont très différentes de moi.

— Vous êtes tous intelligents.

— Si tous les gens intelligents devaient être de ma famille, l'humanité entière serait atteinte d'idiotie.

— Toi c'est toi, ne veut rien dire.

— Non ? Dis-moi qui tu es.

— ... j'étais ta femme, je suis encore ta femme, je suis la mère de Nadia, je suis un prof estimé par ses étudiants, je dirige une collection chez un éditeur amical, quoi d'autre ?

— Tiens, tiens, tu ne parles que des autres : de moi, de Nadia, de tes étudiants, de ton éditeur, tu n'as pas dit 'je suis comme ceci, je suis comme cela'. Tu as raison, sans les autres l'intelligence ou la bêtise, la beauté ou la laideur, n'ont pas de sens.

— Oui, oui. Quoique, ce ne sont pas les autres qui donnent un sens à notre existence. Tu le sais bien, j'ai la foi, je crois au Paradis.

— Je peux affirmer de science certaine : tu es au Paradis, tu es vivante, à l'écoute des autres.

— Je peux aussi user de mon charme pour me faire entendre.

— Ah ! ton charme ! J'en étais subjugué.

— L'aurais-je hérité de mon père ? Le charme, on l'a ou on ne l'a pas.

— En tout cas, toi tu l'as.

— Tu vois, la génétique porte au-delà du corps.

— Peut-être. Toujours est-il, ce sont les autres que tu tiens sous ton charme, ce n'est pas devant le miroir que tu l'exerces.

— C'est quand même incroyable cette histoire.

— Quelle histoire ?

— Toute la vie maman ne m'a rien dit et puis, au dernier moment, paf !

— Je compatis à ta peine.

— Combien de choses méconnaît-on sur soi-même ?

— Celles qui sont enfouies dans les limbes ne comptent pas. Le tout, c'est de se voir comme on est, par l'introspection et par le regard des autres.

— Laisse tomber le regard des autres.

— Rachel, il te faut un compagnon.

— Quoi ?

— La solitude n'est pas humaine. Trouve-toi quelqu'un pour partager tes journées, ce prof de chimie qui te court après, par exemple.

— Je ne peux pas le voir en peinture.

— Les candidats abondent, j'en suis sûr, tu es une jolie femme.

— Personne ne veut d'une femme de soixante ans passés.

— Faux ! Tu es très attrayante.

Le téléphone sonne.

— Allô ! Bonjour, ma chérie, comment ça va ? Je vais me doucher et je serai prête quand tu arrives.

Rachel se déshabille et se regarde dans le miroir. « Suis-je encore désirable ? », s'inquiète-t-elle. « Ça va, je ne suis pas trop mal ». Peu de temps après, habillée et finissant de se maquiller, elle entend les deux coups de klaxon habituels qui l'appellent. C'est la routine, Nadia passe la prendre chaque matin et les deux vont ensemble à l'Université.

— Bonjour, ma chérie.

— Bonjour, maman, comment ça va ?

— Très bien, et toi ?

— Ça va, je n'ai pas bien dormi, j'ai trop mangé hier soir.

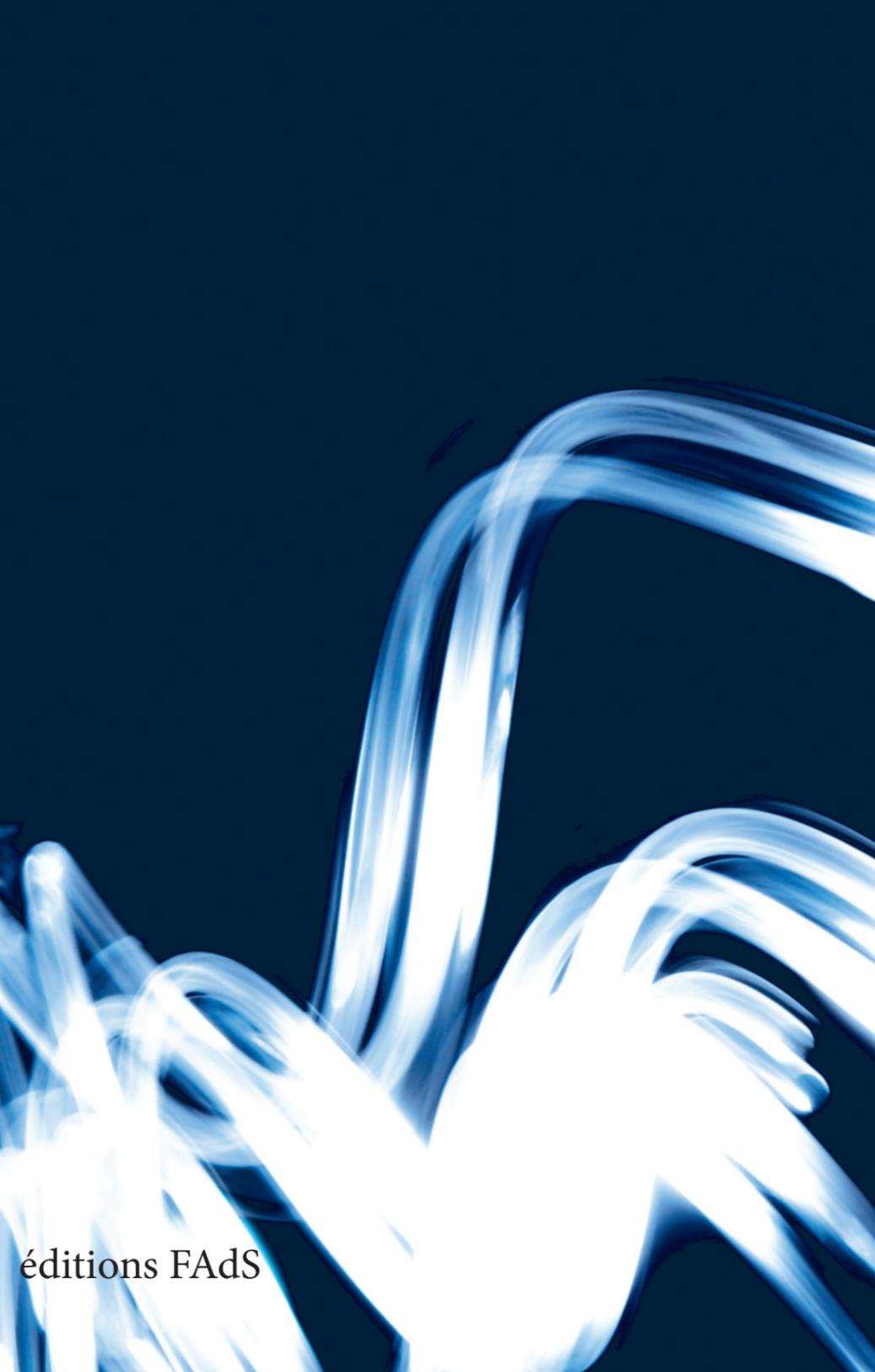
— J'ai rêvé de mon père, je crois, il dansait une valse, c'est à cause de cette fête.

— Incroyable, ce mariage.

— Incroyable, en effet.

L'auteur

D'origine indienne, Mahmera Samfré est une descendante du poète sufi indien de langue persane, Amir Khosrow Dehlavi (1253-1325), disciple du grand maître Sehab-al-din Mahmera Bada-uni. Mahmera Samfré a épousé Hippolyte Samfré, descendant d'Antoine-Emmanuel, Comte de Samfré, Général des troupes du Roi Soleil en Bavière.



éditions FAdS